BQX
4114
P4

L'ABBÉ EMILE
PETITOT

A. MORICE

L'ABBÉ ÉMILE PETITOT

ET LES

DÉCOUVERTES GÉOGRAPHIQUES

AU CANADA

ÉTUDE GÉOGRAPHICO-HISTORIQUE

PAR

LE R. P. A.-G. MORICE, O. M. I.

IMPRIMERIE L'ACTION SOCIALE, Limitée.
QUEBEC

1923

TRANSFERRED
ST. BASIL'S SEMINARY

L'ABBÉ ÉMILE PETITOT

ET LES

DÉCOUVERTES GÉOGRAPHIQUES

AU CANADA

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

ÉTUDE GÉOGRAPHICO-HISTORIQUE

PAR

LE R. P. A.-G. MORICE, O. M. I.

IMPRIMERIE L'ACTION SOCIALE, Limitée.
QUEBEC
1923

LIBRARY
OCT 22 1958

L'ABBÉ PETITOT
ET LES DÉCOUVERTES GÉOGRAPHIQUES[1]

I

NOTES BIOGRAPHIQUES ET APPRÉCIATIONS

Le 1er décembre 1912 s'éteignait à Lukeren, Belgique(2), un homme qui avait bien mérité de la géographie, ainsi que de la plupart des sciences anthropologiques en général. Sa carrière avait été des plus mouvementées, et, plus que beaucoup d'hommes même de sa condition, il avait connu la mauvaise comme la bonne fortune. Intelligence supérieure, imagination de feu et véritable bourreau de travail, l'abbé Émile Petitot avait plus d'une fois vu les géographes et les ethnologues comme suspendus à ses lèvres, ou bien remués, sinon fascinés, par la hardiesse de ses vues et l'habileté avec laquelle il les défendait dans ses écrits.

Il naquit en 1839 au diocèse de Marseille, et l'exubérance de vie, l'excès même de ses qualités, qu'il dut au pays natal autant qu'à sa propre constitution, ne furent pas pour peu dans ses déboires, de même qu'ils contribuèrent incontestablement à ses succès. Il entra de bonne heure dans la congrégation des Oblats de Marie Immaculée, à N.-D. de l'Osier

(1) Écrites en 1913 pour la société de Géographie de Neufchâtel, en Suisse, ces pages étaient sous presse lorsqu'on apprit que la nouvelle de la mort de l'abbé Petitot était prématurée. On dut donc surseoir à leur impression, et les soucis de la Grande Guerre survenant, le tout fut bientôt oublié. L'auteur vient d'en retrouver une copie par accident, et comme les nombreux faits et critiques qu'elles contiennent n'ont jamais été publiés, le *Canada Français* croit bon de leur donner l'hospitalité. Cette étude est reproduite à peu près telle qu'écrite il y a huit ans.

(2) En réalité, M. Petitot ne devait mourir que vers la fin de la guerre, à Mareuil-les-Meaux, où il s'était signalé par son courage au milieu de la désorganisation générale.

(Isère), où il venait de faire son noviciat, et fut peu après promu à la prêtrise par l'évêque de Marseille, qui était en même temps le fondateur de son institut.

C'était en 1862, et le jeune prêtre fut immédiatement envoyé aux missions d'outre-mer.

Sa première destination était pour la Colombie Britanique. Mais une circonstance fortuite lui fit échanger ce lointain champ d'action pour celui originairement destiné à un confrère et compagnon de voyage, le R. P. J.-M. Le Jacq, que je devais remplacer moi-même au Lac Stuart.

Le 26 mai 1862, le P. Petitot arrivait de Saint-Paul, Minnésota, en vue du fameux fort Garry et s'arrêtait quelque peu à Saint-Boniface, d'où il s'enfonçait dans les immensités du Nord canadien. Après un voyage long et pénible, il faisait, au mois d'août suivant, connaissance avec le majestueux Mackenzie et sa vallée, qu'il allait parcourir dans tous les sens pendant treize ans.

Il atteignit les steppes du Grand-Nord en compagnie du R. P. Émile Grouard, homme des mieux doués auquel l'avenir réservait le gouvernement spirituel comme évêque de ces immenses étendues, tandis que lui, É. Petitot, était appelé, après des années d'efforts couronnés de succès et auréolés d'une gloire de bon aloi, à se retirer dans l'obscurité d'un humble presbytère de campagne français, pour s'éteindre inconnu et peut-être méconnu, chez des étrangers qui ne soupçonnaient probablement pas ce qu'il y avait eu de brillant dans les 73 années de son passé. La vie a de ces contrastes, et le sort réserve de ces revirements de fortune même aux plus méritants.

Il n'entre pas dans mon plan de donner ici même une simple esquisse de la carrière du P. Petitot, comme missionnaire-explorateur. Qu'il me suffise de dire que, au bout de treize années de séjour dans l'Amérique du Nord, il était connu dans les milieux catholiques comme géographe, ethnologue et linguiste émérite, non moins que comme artiste et raconteur incomparable. Les cercles auxquels ses

nombreux travaux s'adressaient n'allaient pas tarder à s'élargir d'une manière prodigieuse.

Doué d'une grande facilité pour l'étude des langues, il avait ramassé les matériaux d'un dictionnaire de trois dialectes dénés, ainsi que les éléments d'un vocabulaire esquimau, que la munificence d'un ami des sciences qui fut pour lui un véritable Mécène, M. Alphonse Pinart, devait lui permettre de publier. Il avait en outre, sans compter de précieuses notes géographiques et anthropologiques, le manuscrit d'une superbe carte à grande échelle des vallées de l'Athabaska et du Mackenzie, due à ses incexsantes pérégrinations. La publication de ces divers travaux lui fit traverser l'océan, et des circonstances imprévues l'élevèrent alors sur le pavois du monde scientifique.

C'était en septembre 1875, époque de la tenue à Nancy du premier congrès international des Américanistes. Sans le chercher d'aucune manière, le P. Petitot fut appelé à jouer un rôle que je pourrais qualifier de prépondérant dans ces assises solennelles de la science, où s'émettaient librement sur l'origine de ses chers Indiens des théories dont l'invraisemblance et l'hétérodoxie aux yeux du chrétien averti n'avaient d'égale que la présomption de leurs partisans. C'étaient des savants de bonne foi, sans doute, mais des gens qui n'avaient jamais vu un Peau-Rouge, qui en ignoraient les langues et qui n'auraient pu distinguer, par exemple, un Déné d'un Iroquois.

Le missionnaire fraîchement arrivé des glaces du Nord américain y défendit admirablement les non-autochtonie des races indiennes, et conclut discrètement à leur origine asiatique. Il fit si bien que le président temporaire du Congrès, un savant autrichïen, ne put s'empêcher de rendre " hommage au zèle et à l'érudition du R. P. Petitot ", témoignage dont fait foi le compte rendu du Congrès(1), et sur lequel le même savant voulut encore renchérir à une séance subséquente. Parlant du même ecclésiastique, il vanta publiquement les " remarquables travaux qu'il a su

(1) En deux volumes ; Nancy, 1875.

mener à bonne fin, tout en remplissant ses devoirs de missionnaire, et aussi la vaillance avec laquelle il a défendu pied à pied la thèse du peuplement du continent américain par des immigrations asiatiques "(1). Au dîner d'adieu, le maire de Nancy voulut lui-même faire écho à ces compliments déjà si autorisés.

Pendant ce temps, s'imprimait sa belle carte géographico-ethnologique par les soins de la société deGéographie de Paris, à laquelle il venait d'offrir aussi un long mémoire sur l'Athabaska-Mackenzie, rapport bourré de faits et d'aperçus scientifiques qui ne laissent pas que d'étonner sous la plume d'un humble missionnaire qui venait de passer ses plus belles années au contact journalier d'ignorants sauvages.

Une fois seulement, dans des pages que je voudrais pouvoir citer en entier, il donne libre cours à sa verve méridionale, et décrit avec son cœur autant qu'avec son esprit les conditions climatériques du pays lointain dont il est évidemment épris. Je ne puis résister à la tentation de reproduire ici les lignes qu'il consacre au phénomène de l'aurore boréale dans les régions subarctiques.

" Si l'on élève ses regards vers l'Ourse glacée, qui tourne sans cesse dans la voûte céleste comme sur un pivot, l'œil est ravi et ébloui du spectacle sublime et multiforme que le magnétisme terrestre, en connection avec les forces électrodynamiques, produit dans l'éther assombri par la nuit. Brillante couronne terrestre ou aigrettes innombrables, semblables aux feux Saint-Elme se jouant à la cime des mâts ; zones d'or capricieusement ondulées ou bien serpents livides aux reflets métalliques et chatoyants, qui glissent silencieusement et avec un éclat toujours renaissant dans les profondeurs des espaces ; arcs-en-ciel concentriques et immobiles ou bien aurores aux mille rayons rutilants et irisés ; coupoles splendides et diaphanes qui illuminent le ciel entier et tamisent toutefois la lumière sidérale ; nuées sanglantes et lugubres dans leur immobilité ; bandes polaires longues et blanches, qui s'étendent en droite ligne d'un bout à l'autre

(1) *Ibid.*, vol. II, p. 327.

de l'horizon, comme une route de nacre tracée dans le sombre azur pour le char de Phébé ; frêles et incertaines nébuleuses suspendues comme un voile de gaze à des hauteurs incommensurables : la lumière arctique, protée aérien, revêt toutes ces formes, réjouit l'œil de tous ces feux, se prête à toutes ces combinaisons merveilleuses "(1).

Voici maintenant comment il décrit les résultats du froid qui sévit dans ces régions déshéritées de la fortune :

"L'aurore boréale s'évanouit-elle, la lune radieuse demeure, une lune qui ignore son coucher comme le Lucifer dont parlent les saints livres, une lune qui transforme en jour les longues nuits du solstice d'hiver. Tantôt elle s'entoure de halos et de couronnes lumineuses, tantôt elle se multiplie par le mirage de la parasélène. Vous représentez-vous ces nuits si calmes, si silencieuses que les battements du cœur deviennent perceptibles, si froides que les arbres de la forêt éclatent et se fendent sous leur impression, et que l'haleine produit en s'exhalant à travers l'air dense un bruissement semblable à celui d'une baguette que l'on agite ; vous les figurez-vous embellies par la décoration fantastique que forme la lumière en se jouant à travers les frimas dont la végétation endormie est revêtue, et que la pierre a aussi acceptée ? Pyramides de cristal, lustres éblouissants suspendus sur nos têtes, prismes, gemmes de toutes sortes brillant de mille feux, colonnes d'albâtre, stalactites et stalagmites à l'aspect sacharin et vitreux entremêlés de guipures et de festons, de dentelles et de découpures d'un duvet immaculé ; arcades, clochetons, pendentifs, pinacles, toute une architecture de glace et de neige : je me trompe, d'escarboucles et de pierres précieuses que la lune caresse de ses rayons mystérieux.

" Le voyageur qui erre dans ces bocages cristallisés se demande s'il est bien une créature en chair et en os, et s'il n'a pas émigré dans le pays des fées et des songes"(2).

---

(1) *Géographie de l'Athabaska-Mackenzie et des grands lacs du bassin arctique*, p. 101 ; Paris, 1875.

(2) *Ibid.*, p. 102.

Les ouvrages que Petitot publia alors lui valurent, outre les palmes d'officier et autres honneurs peu habitués à se tourner de ce côté-là, des appréciations flatteuses du journal officiel de la République Française, qui annonçait lui-même sa carte géographique comme renfermant " une quantité considérable d'indications neuves et intéressantes ", et le secrétaire d'une confédération de sociétés savantes exposait ainsi la carrière du courageux missionnaire et les résultats pratiques qui en étaient découlé :

" Le comité n'a jamais voulu laisser dans l'ombre les services rendus à la science par les explorateurs des pays lointains. Aussi n'a-t-il pas essayé de se défendre de l'intérêt qu'inspirent les études, les observations, les longues courses d'un missionnaire dans les régions arctiques de l'Amérique. Treize ans, le P. Petitot a vécu ou chez les Esquimaux ou chez les Indiens des terres voisines de la mer Glaciale. Dix fois il a parcouru la longue vallée du Mackenzie, depuis le fort Good-Hope jusqu'au grand lac des Esclaves ; sept fois il a visité le grand lac des Ours et foulé les steppes d'alentour; il a fait à pied le long voyage du bas Mackenzie au fort Simpson ; par les montagnes Rocheuses, il a passé dans le nord de l'Alaska; il a été au lac des Esquimaux et aux rives de l'océan Arctique, en traversant des territoires jusqu'ici demeurés sans nom pour les géographes.

" Dans ces contrées, où pendant huit ou neuf mois de l'année règne un froid intense, dont la pensée seule donne le frisson, le brave missionnaire a couché dans la forêt, ayant une peau pour abri. Il a séjourné dans les terriers des Esquimaux, au milieu d'une société pas du tout aimable, une société où l'on pille et où l'on tue très volontiers l'étranger qui n'a pas su obtenir la protection d'un personnage influent.

" Pendant cette existence passée en compagnie d'affreux sauvages, le P. Petitot s'est livré à d'immenses travaux. Il a tracé la carte des pays qu'il a parcourus, il a composé le dictionnaire de la langue des Esquimaux et celui de plusieurs peuplades indiennes... Nous lui devons des observations météorologiques, des remarques sur les caractères des

habitants, un aperçu de la constitution géologique des contrées qui s'étendent du 54e degré de latitude à la mer Glaciale "(1).

Après l'impression de ses dictionnaires déné et esquimau, ainsi que de ses différents mémoires scientifiques, le P. Petitot aurait voulu retourner (1876) à ses steppes lointaines et à leurs primitifs habitants. Mais il manifesta alors les premiers symptômes d'un mal qui porta ses supérieurs à l'arrêter en chemin, et à le stationner chez les Montagnais du lac Froid, juste sur le méridien qui sépare aujourd'hui l'Alberta de la Saskatchewan. C'est alors que se produisit dans son esprit comme une débâcle qui eut pour résultat ultime sa sortie, en 1882, de l'ordre dont il était l'un des membres les plus méritants, son retour en Europe et sa retraite à Mareuil-les Meaux, non loin de Paris. Cette retraite suivit une période de repos nécessité par une prostration mentale, où l'avaient réduit le surmenage et l'impression produite par certains incidents, ou accidents, de sa vie de voyageur chez les Indiens et les Esquimaux.

Une fois seulement, la valeur de ses travaux subséquents fut reconnue par un corps scientifique. Au cours de 1883, la société de Géographie de Londres non seulement publia un mémoire sur l'Athabaska dû à sa plume, mais lui décerna le prix de Back qu'aucun Français n'avait obtenu depuis sir Francis Garnier.

Puis il employa ses loisirs forcés dans l'humble cure de Mareuil à la préparation de livres populaires, qu'il publia à Paris — sans compter ceux pour lesquels il ne put trouver d'éditeur. Condamné à vivre loin de ses chers Peaux-Rouges, il voulut avoir au moins la satisfaction de retracer dans ces volumes sans prétentions les aventures qui avaient fait les délices de ses meilleures années, et que ses lecteurs durent goûter tout autant que lui s'il faut en juger par le fait que ces petits ouvrages sont aujourd'hui introuvables.

Malheureusement, ainsi que je l'ai donné à entendre, l'abbé Petitot avait les défauts de ses qualités. Il sentait in-

(2) *Apud : Missions des Oblats de Marie Immaculée,* vol. XIII, pp. 119-20.

tensément et décrivait en conséquence, ce qui dotait d'un charme tout particulier les sujets qu'il abordait ; mais la sûreté de ses vues ne pouvait qu'en souffrir. Son érudition était profonde, il est vrai, et d'autant plus méritoire qu'on ne pouvait s'empêcher de se demander où il avait pu la puiser et surtout quand il avait pu l'acquérir, sa vie passée en voyages continuels semblant lui avoir enlevé toute occasion d'étudier. Mais il n'était pas assez familier avec l'anglais pour se mettre au courant des progrès dans les sciences anthropologiques accusés par les productions des savants d'Angleterre et surtout des États-Unis.

L'imagination fut aussi trop souvent chez lui la maîtresse du logis. Elle nullifia parfois les avantages de lectures très étendues, et émoussa notablement l'acuité et la rectitude du jugement.

Son dictionnaire polyglotte dénote une oreille très exercée et une opiniâtreté au travail qu'on ne saurait trop admirer. Mais treize ans n'étaient pas assez pour en arriver à reproduire à perfection des idiomes si riches et de facture si complexe comme le sont les langues dénées. Sans vouloir aucunement déprécier ce grand ouvrage, je crois pouvoir dire qu'il est par endroits fait d'à peu près, de termes composés par l'auteur en vertu du système d'agglutination, qui est, sous ce rapport, très commode, mais ne saurait autoriser à remplacer par des mots-périphrases inventés des termes indigènes qui ont existé de temps immémorial.

Au point de vue philologique, je préfère de beaucoup son volume intitulé *Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest*(1). Dans les dernières années de sa vie, l'abbé Petitot avait poussé si loin la manie des assimilations ethniques et historiques, qu'on n'a pas craint, je le sais, de l'accuser de forcer la note, de fabriquer même certains détails, pour servir les intérêts de sa thèse lorsqu'il lui arrivait de citer des légendes américaines(2). Je ne suis pas en état de garantir

(1) Alençon, 1887.

(2) Certaines de ces assimilations paraissent si plausibles qu'un lecteur étranger aux recherches qu'il avait faites pouvait facilement se croire autorisé à douter de certains détails mythologiques produits par l'auteur.

la parfaite authenticité de ses reproductions mythologiques ; mais je puis assurer que les textes aborigènes de ses *Traditions indiennes* sont de la plus pure diction, et portent le cachet de la plus stricte mentalité, dénées.

En les lisant, on se reporte involontairement aux loges enfumées, ou aux feux de bivouac des nomades Peaux-Rouges ; on semble entendre glapir la voix mélancolique de quelque vieillard montagnais ou loucheux, redisant avec un soin religieux les traditions qu'il tient de ses ancêtres. Je ne vois donc pas ce qui pourrait autoriser à douter de l'honnêteté de leur transcripteur.

Petitot était parfaitement dans son élément lorsqu'il rapportait les légendes de ses Indiens. Pour sa tranquillité d'âme, non moins que dans l'intérêt de sa propre réputation comme homme de science, il eût dû s'en tenir là. Il faisait généralement fausse route lorsqu'il se mettait à identifier tel ou tel héros de la mythologie dénée avec des personnages réels de l'histoire ancienne.

Cette préoccupation des rapprochements, qui était devenue pour lui une véritable passion, se manifesta surtout dans un travail pétri d'érudition qui a pour titre *Six légendes américaines identifiées à l'histoire de Moïse et du peuple hébreu*. L'origine hébraïque des tribus dénées avait, en effet, pris chez lui les caractères d'une espèce de marotte, et les excès auxquels elle le porta firent, je crois, d'autant plus de tort à la véritable science qu'ils indisposèrent aveuglément contre tout essai d'assimilation ethnographique, quelque légitime que celui-ci pût être.

L'abbé Petitot avait à son service une plume excessivement facile et un vocabulaire très riche, à tel point que certains critiques lui ont reproché ce qu'ils prenaient pour des négligences de style, mais qui n'était en réalité que l'indice d'un esprit qui ne peut souffrir d'entraves, d'une imagination impatiente de tout joug, qui préfère se créer des mots plutôt que de s'arrêter pour en chercher. Pour lui, par exemple, le sentier de l'Indien vagabond devient parfois une " sémite " (du latin *semita*), et l'apparition

d'un revenant n'est autre chose qu'une manifestation " ghostale " (de l'anglais *ghost*, esprit, revenant). Ce qui n'empêche aucunement qu'il ne possédât à fond la belle langue grançaise, de même qu'il en était venu à parler couramment les dialectes montagnais et loucheux.

Je termine ce court aperçu biographique par quelques mots sur ses relations avec la géographie proprement dite. Il est hors de doute qu'il lui rendit les plus grands services. Ses découvertes furent nombreuses, et les noms qu'il donna à d'importants éléments hydrographiques et orographiques resteront comme autant de monuments à sa mémoire. Sa carte est tout simplement admirable (1), et, de concert avec la splendide étude explicative qui l'accompagnait, elle donna au monde savant comme une nouvelle conception des vastes solitudes du Nord canadien.

Petitot fut moins heureux lorsque, à la géographie comme telle, il crut pouvoir ajouter des données historiques. Ni son éducation, ni son milieu, ni surtout son tempérament ne l'avait préparé pour l'exposition sobre et précise de faits sans poésie, d'appréciations sèches et arides, de dates rigides et inflexibles dans leur identité.

Par exemple, le volume XX du bulletin de la société neufchâteloise de Géographie contient un essai de ce genre dû à sa plume habile dont, par amour pour la vérité historique, j'ai toujours eu l'intention de relever les inexactitudes. Sous le titre : *Dates importantes pour l'histoire de la découverte géographique de la Puissance du Canada*, il groupe par ordre chronologique ce qui touche aux découvertes et un peu à l'histoire de ce vaste pays. C'est un précis qui trahit beaucoup de lecture et forme un tableau de la plus grande utilité. Mais, outre qu'il est incomplet en ce qui regarde même simplement le Canada nord-ouest, de trop nombreuses erreurs de dates ou de faits le déparent, erreurs et lacunes que je prendrai sur moi de signaler et de combler ci-après.

---

(1) D'autres, de caractère partiel, ornent en outre quelques-uns de ses livres de voyage.

Avant de commencer l'une et l'autre tâche, je me permettrai de faire remarquer que la plupart des fautes historiques de l'abbé Petitot ont dû passer inaperçues du lecteur (1), et que les yeux d'argus d'un spécialiste peuvent seuls les découvrir. Ce qui soit dit non pas par vaine jactance, mais pour excuser jusqu'à un certain point celui-là même que je me vois maintenant obligé de critiquer assez au long. En second lieu, comme je ne me reconnais point de compétence spéciale en ce qui touche à l'histoire de l'Est canadien, je me bornerai, dans les remarques qui vont suivre, à ce qui peut avoir trait au nord-ouest de ce pays.

(1) Européen, du moins.

II

ERREURS HISTORIQUES

Les premiers blancs qui contemplèrent les interminables plaines connues aujourd'hui sous le nom d'Ouest canadien, et formant les grandes provinces du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta, furent deux Français qu'on peut citer comme les types les plus accomplis du fameux " coureur de bois " des jours d'antan. En regard de la date 1666, Petitot mentionne leurs explorations à l'ouest du lac Supérieur, et déclare que l'un d'eux était " l'Anglais Raddisson ". Or, quelle qu'ait pu être l'irrégularité de sa carrière, quoi qu'on puisse penser de sa facilité à changer de souverain selon les caprices du moment et les avantages matériels qu'il pouvait en retirer, quelles qu'aient pu être aussi ses alliances matrimoniales, personne n'était plus français que Pierre-Esprit Radisson — non pas Raddisson — puisqu'il était né à Paris même, au cours de 1736(1).

Son nom(2), comme sa religion, et maintenant sa nationalité, ont été l'objet de nombreuses variantes. L'Anglais Joseph Robson, qui écrivait en 1752, l'appelle Rattisson(3), se conformant en cela à l'orthographe adoptée par Henry Ellis quatre ans auparavant(4). Mais l'explorateur lui-même signe Radisson dans la relation de son " Voiage au nord de Lamérique "(5).

---

(1) Il s'était marié avec une protestante anglaise, la fille de Louis Kertk, l'un des trois frères qui s'emparèrent de Québec en juillet 1629.

(2) M. le juge L.-A. Prud'homme, qui a fait de sa carrière une étude spéciale, l'anoblit généreusement dans ses *Notes historiques sur la vie de Pierre-E. de Radisson.*

(3) *An Account of Six Years Residence in Hudson's Bay*, p. 7 ; Londres, 1752.

(4) *A Voyage to Hudson's Bay*, pp. 73 *et seq.* ; Londres, 1748.

(5) Titre complet : *Relation du voiage du sieur Pierre Esprit Radisson, Escer, au nord de Lamérique ès années* 1682 *et* 1683.

Sa personnalité a, en outre, donné lieu à plusieurs erreurs parmi les rares auteurs qui se sont occupés de ce caractère unique dans l'histoire des flibustiers des grandes savanes américaines. Quelques-uns, comme A.-C. Laut(1), le font naître à Saint-Malo, probablement parce qu'il passa une bonne partie de sa jeunesse dans ce " beau port de mer ". Ensuite, presque tous en ont fait un huguenot(2). S'il l'était réellement, il faut avouer que ce n'était pas un huguenot ordinaire, puisqu'il allait à confesse, et, qui plus est, à un Jésuite, le P. Pons, ainsi qu'il l'admet lui-même dans son journal.

Il commence ce document par la célèbre formule : Pour la plus grande gloire de Dieu, qui trahit une remarquable familiarité avec la société de Jésus, dont il fait d'ailleurs l'éloge, et à laquelle il était redevable de certaines faveurs. Il écrit, en effet, dans la relation de son voyage de 1682-83 : " Jallé voir les Pères Jésuittes de Paris, comme intéressés avec la Chesnaye au commerce du castor, et ils me donnèrent de largent pour mon voiage "(3).

D'autres raisons, exposées dans mon *Histoire de l'Eglise catholique dans l'Ouest canadien*(4), démontrent jusqu'à l'évidence que Radisson n'appartenait point à la religion réformée.

Je ne sais pourquoi Petitot mentionne ses explorations sous la date 1666. Radisson se trouvait alors en Angleterre, où il s'était rendu l'année précédente pour se mettre au service des ennemis de son pays, et il n'en revint qu'en 1668. Les voyages auxquels notre auteur fait évidemment allusion eurent lieu entre 1659 et 1663.

---

(1) *Pathfinders of the West*, p. 6 ; New-York, 1907.

(2) Entre autres, l'abbé Georges Dugas, *L'Ouest Canadien*, p. 22, et le P. Lewis Drummond, S.J., *The French Element in the Canadian Northwest*, p. 2. Le Dr Georges Bryce, qui manque rarement une occasion de se tromper, va même jusqu'à donner comme protestant son beau-frère et compagnon de voyage inséparable, Médard Chouart dit Desgroseillers (*The remarkable History of the Hudson's Bay company*, p. 3).

(3) *Relation du voiage*, etc., p. 6 de l'impression par le département des Archives du Canada.

(4) Pp. 18-19 du vol. I, édition définitive en 4 vol., en ce moment sous presse.

Petitot le fait découvrir " le lac de la Reine que les Anglais nomment Rainy-Lake, ou de la Pluie ". Il réédite là une erreur qu'il a publiée pour la première fois dans je ne sais plus lequel de ses livres de voyages. La vérité en est que, au lieu d'appeler cette pièce d'eau lac de la Reine, de Lavérendrye, qui nous a le premier donné des pays environnants des descriptions, ou du moins des mentions authentiques, et y fonda les premiers établissements, la nomme (27 août 1731) le " lac de la Pluye ". Même les auteurs anglais qui écrivaient il y a un siècle lui donnent généralement le même nom, que quelques-uns seulement traduisent dans leur langue *Rainy Lake.*

L'auteur anonyme du plaidoyer qui avait pour but de réhabiliter la compagnie du Nord-Ouest, à laquelle on attribuait à bon droit le massacre de Robert Semple, officier de la corporation rivale et de vingt et un de ses hommes, lui donne même le nom hybride de " Lake la Pluie ", vocable français accolé à un qualificatif anglais(1).

Ce petit ouvrage parut en 1817. D'autres auteurs anglais plus récents ne se gênent pas pour appeler cette nappe d'eau lac de la Pluie, ou lac la Pluie (en français) dans des récits écrits dans leur langue maternelle. Personne ne l'a jamais qualifiée de lac la Reine, comme le voudrait Petitot, qui paraît lui-même avoir été induit en erreur par la consonnance entre cette dénomination et la traduction anglaise de son nom français (*Rain*-y Lake).

Ce missionnaire fait ensuite aller Radisson et son compagnon Desgroseillers (2) jusqu'à la rivière Winnipeg et le lac du même nom. Il est en cela considérablement plus explicite que tous ceux qui ont étudié le journal du premier, dont les détails géographiques sont si vagues qu'on ne peut préciser, avec un tant soit peu de certitude, la contrée (sans parler des cours d'eau) que les deux aventuriers atteignirent pendant leurs voyages.

---

(1) *A Narrative of Occurrences in the Indian Countries of North America,* p. 36 ; Londres, 1817.

(2) Dont le vrai nom, nous l'avons vu, était Médard Chouart. Ce surnom a été, lui aussi, écrit de toutes sortes de manières par les historiens et autres.

Arrivés à la baie d'Hudson, en 1667, " ils construisirent le fort Rupert, à l'embouchure d'une rivière qui sort du grand lac Mistassiniy ", dit Petitot, qui ajoute : " Aussitôt Charles II Stuart fonde la compagnie anglaise de la baie d'Hudson, pour la traite des fourrures, à laquelle il octroye tous les pays arrosés par les tributaires de la baie d'Hudson ".

Il y a ici confusion et inexactitude. D'abord Radisson ne fut pour rien dans la construction susmentionnée, pour la bonne raison que le vaisseau qui le portait s'étant trouvé séparé sur mer de celui où se trouvait son compagnon Desgroseillers, le capitaine du premier retourna en Angleterre avec tous ses passagers, pendant que celui du navire qui portait Desgroseillers se rendait à la baie d'Hudson.

Ensuite, ce fut le 29 septembre 1668, et non en 1667, que Desgroseillers débarqua à la baie d'Hudson, où il fonda, non pas le fort Rupert, mais le fort Charles, sur un cours d'eau qu'il baptisa Rupert, au moment même où Radisson s'en retournait en Angleterre.

Notre auteur est, de plus, à peine correct en écrivant comme il le fait, sous la date 1667, que Charles II établit " aussitôt " la compagnie de la baie d'Hudson pour la traite des fourrures. Cette fameuse corporation naquit en réalité le 2 mai 1670, jour où lui fut octroyée une charte qui lui conférait des pouvoirs si étendus, qu'elle devait donner lieu à des contestations et à des récriminations sans fin.

A la date 1686-87, l'abbé Petitot fait rapidement mention des exploits du capitaine le Moyne d'Iberville et du chevalier de Troyes ; puis il ajoute : " Ils ne laissent debout que le fort Albany ". Cette place fut dûment prise par les Français, et c'est le fort Nelson qui resta seul entre les mains des Anglais.

Plus loin, il nous montre d'Iberville capturant et coulant trois vaisseaux anglais. Réduit à ses justes proportions, ce fait d'armes était assez glorieux pour n'avoir pas besoin d'exagération. En 1697 — non pas 1694 comme le dit l'auteur du précis chronologique en question — d'Iberville eut le courage d'attaquer sur la baie d'Hudson, avec un seul

vaisseau armé seulement de 50 canons, trois navires anglais qui en portaient 124. Il en coula un et reçut la soumission de l'autre, pendant que le troisième parvenait à s'échapper.

Le détail de ces luttes entre Français et Anglais sur la baie d'Hudson sont parfois d'un pittoresque homérique, et l'audace et les ruses des représentants de la France dans ces mers lointaines et les régions qui les confinent eurent généralement des résultats qui justifiaient une fois de plus l'adage : *audaces fortuna juvat.*

On pourrait peut-être taxer Petitot d'optimisme, au point de vue français, lorsqu'il affirme que le " traité de Ryswick laisse la France en possession de toutes les terres de la baie d'Hudson et du Labrador, à l'exception du fort Albany ". L'article VII de ce traité stipulait en réalité que " tous les pays, îles, forts et colonies " que les rois de France et d'Angleterre possédaient en 1690 devaient leur être rendus. Or, à cette époque, chacun des deux monarques prétendait avoir droit à la possession de la baie d'Hudson.

Il convient pourtant d'ajouter que les historiens français donnent généralement des résultats de ce traité la même version que notre chronologiste.

Nous arrivons maintenant à la grande figure qui donna à la France les immensités connues aujourd'hui comme l'Ouest canadien, pays qui, avec le Grand-Nord qui lui est contigu, est dix fois grand comme la France. Petitot et la plupart des auteurs appellent cet explorateur de la Vérandrye. Celui-ci signait lui-même Lavérendrye en un seul mot, ainsi que je l'ai montré en reproduisant son autographe au volume I de mon *Histoire de l'Eglise catholique dans l'Ouest canadien.* C'est aussi la manière dont il écrit son nom au cours de son journal.

Par ailleurs, Petitot est assez excusable de l'écrire comme il le fait, puisque c'est là l'orthographe suivie par quelques-uns des contemporains de son héros. Là où il est réellement en faute, c'est lorsqu'il donne la Louisiane comme l'objectif des explorations du grand Canadien. Cet objectif n'était

autre que la " mer de l'Ouest ", ainsi qu'on appelait alors l'océan Pacifique.

Ses supérieurs et ses contemporains en font foi. " Il était chargé de poursuivre en personne la découverte de la mer de l'Ouest ", écrit le gouverneur du Canada, ou de la Nouvelle-France, comme on disait alors, en annonçant la mort de l'explorateur(1). Celui-ci, du reste, le dit lui-même lorsqu'il parle de l'entreprise qu'il a " suivie depuis 1731, pour parvenir à la découverte de la mer de l'Ouest " (2). L'un de ses fils en dit autant dans un mémoire qu'il adressa au secrétaire d'État après la mort de son père. Parlant de lui-même, il y dit qu'il fut " détaché par M. de Beauharnois pour aller avec son père faire des découvertes dans l'Ouest " (3).

C'est ce qui explique pourquoi de Lavérendrye suivit constamment cette direction dans ses explorations et la chaîne d'établissements qu'il fonda, et ne se préoccupa jamais de " relier le Canada à la Louisiane ".

Son premier aumônier ne fut point non plus " le jésuite Messager ". C'était le P. Mesaiger, ainsi qu'on peut le voir par sa signature reproduite en fac-similé dans mon livre précité. De Lavérendrye l'appelle généralement Messaiger, mais jamais Messager.

D'après Petitot, le chevalier de Lavérendrye aurait construit en 1734 " le fort de Pierre, sur la rivière Rouge, au lieu où il est encore ". Le fort de Pierre fut élevé par la compagnie de la baie d'Hudson en 1831-39, à un endroit où il n'y avait jamais eu de poste de traite. Quant au fort Rouge, il fut bâti, non pas en 1734-36, mais dans l'automne de 1738. Son fondateur ne fut pas non plus le chevalier de Lavérendrye, mais les Indiens d'abord, puis un M. de Louvière, sous les ordres de Lavérendrye père. La première de ces deux assertions se base sur une lettre de Charles de Beauharnois, gouverneur du Canada au ministre des Colonies à Paris. A

(1) Dans Pierre Margry, *Exploration des affluents du Mississipi et découverte des montagnes Rocheuses*, p. 620 ; Paris, s.d.
(2) *Ibid.*, p. 583.
(3) *Ibid.*, p. 628.

la date du 1er octobre 1738, ce fonctionnaire écrit que, pour hâter l'établissement des Français à un point plus central que le fort Maurepas, les Indiens " avoient fait un grand fort à la grande fourche des Assiniboiles pour y retirer les François ".

D'un autre côté, l'édifice dû à l'initiative aborigène ne paraît pas avoir été remarquable par son excellence architecturale ; car de Lavérendrye dit formellement, dans son journal pour les années 1738-39, que, d'après M. de la Marque, celui-ci a amené à la " Fourche " M. de Louvière avec deux canots pour y bâtir un fort qui subviendrait aux besoins des sauvages de la rivière Rouge, ajoutant qu'il y consentait pourvu que ceux-ci en fussent avertis.

En regard de la date 1736, l'abbé Petitot a ce qui suit : " M. de la Jemmeraie, gendre de M. de Varennes, meurt de faim au fort Maurepas ; le plus jeune fils de M. de Varennes est massacré sur une île du lac des Bois, par les Sioux, avec le jésuite Arnault et vingt autres Français ".

Notons d'abord que par M. de Varennes notre chroniqueur entend ici M. de Lavérendrye, père, dont le nom au complet était Pierre Gaultier de Varennes de Lavérendrye. Or le court passage que nous venons de transcrire ne contient pas moins de cinq erreurs historiques.

D'abord, Christophe Dufrost de la Jemmeraye n'était point le gendre, mais le neveu de de Lavérendrye, et le frère de la fondatrice des Sœurs grises qui devaient, un peu plus d'un siècle après, s'établir au milieu des sauvages que de la Jemmeraye visitait. " Je trouvay le moyen de trouver quelqu'un, parmi le nombre de mes engagés, pour aller avec mon *neveu* la Jemmeraye... établir le poste du lac de la Pluye ", écrit de Lavérendrye dans l'un de ses mémoires au gouvernement de Louis XV(1).

Ensuite, ce neveu étant le commandant du fort Maurepas, devait être au moins aussi bien nourri que ses employés. Par conséquent, on ne voit pas trop comment il serait mort

(1) V. mon *Histoire de l'Eglise catholique dans l'Ouest canadien*, édition définitive, vol. I, p. 35.

de faim alors que ceux-ci faisaient avec succès face à la famine qui régnait pourtant un peu partout.

En troisième lieu, le fils de Lavérendrye qui fut massacré sur une île du lac des Bois n'était point " son plus jeune fils ", mais l'aîné de ses enfants, le chevalier Jean-Baptiste. Il ne périt point non plus avec " le jésuite Arnault et vingt autres Français ". Indépendamment du premier, il n'avait que dix-neuf compagnons, et ce Jésuite était le P. Aulneau de la Touche, dont j'ai reproduit en fac-similé une lettre signée (1).

Le nom de ce missionnaire a été écrit de bien des manières. Petitot le donne ailleurs (2) comme Arneau, et cite en faveur de cette orthographe un vieux document qu'il dit exister à la factorerie de York, sur la baie d'Hudson, et qui porte le nom d'Arneau gravé sur sa couverture. Là, dit-il, se voit un bréviaire imprimé à Rouen en 1701, qui a aussi le nom Arneau écrit sur sa première feuille, et, au-dessous, des références à Rouen 1705 et à Paris 1698, plus des bouts de phrases comme : " sur la côte septentrionale du lac Supérieur 1729. Tous les sauvages m'aiment et ont beaucoup de confiance en moi... l'hyver 1728 très long et des plus rigoureux... P. F. Arneau, Rouen ".

Or si nous considérons que le P. Aulneau qui fut massacré avec le fils aîné de Lavérendrye ne quitta la Vendée pour le Canada qu'en 1734, il deviendra évident que le missionnaire mentionné par le bréviaire de York est un autre personnage.

Remarquons en passant que le lac Winnipegous de l'abbé Petitot est communément appelé Winnipegosis, ou " petit lac Winnipeg ".

Selon cet auteur, les deux fils de Lavérendrye qui découvrirent les montagnes Rocheuses étaient, au terme de leur voyage, accompagnés d'Indiens de la *rivière* des Arcs. Nous avons là, apparemment, un écho inconscient des affirmations des rares écrivains qui, avec mon ami le juge L.-A. Prud'homme, ont voulu voir dans le point terminal de

(1) *Ibid. ; ibid. ;* p. 52.

(2) *En route pour la mer Glaciale,* pp. 192-93 ; Paris, 1877.

cette mémorable expédition le site de la ville actuelle de Calgary, sur la rivière des Arcs, ou, tout au moins, la base des montagnes Rocheuses juste à l'ouest de cette ville. Or il n'y a pas l'ombre d'un doute que ces auteurs se trompent, et que le point atteint par les deux frères était plusieurs degrés plus au sud, dans les États-Unis au lieu du Canada.

Il suffit, pour s'en assurer, d'étudier leur journal, qui nous les montre se dirigeant constamment vers le sud-ouest, ou au moins vers l'ouest-sud-ouest, et non pas vers l'ouest seulement, comme ils auraient dû le faire s'ils avaient jamais vu la rivière de Arcs canadienne — la *Bow River* des Anglais.

Ensuite, contrairement à ce que suppose la note de Petitot et à ce que la plupart des historiographes semblent en penser, le chevalier de Lavérendrye (celui des enfants Lavérendrye qui avait pris ce titre après la mort de son frère aîné) ne mentionne pas une seule fois la rivière des Arcs, bien qu'il parle très fréquemment des Gens de l'Arc et du chef de l'Arc, ce qui est bien différent. Comme son voyage, tout en n'aboutissant point à l'océan Pacifique qu'il cherchait avec son frère, n'en fut pas moins d'une très grande importance pour la géographie, l'ethnologie et l'histoire, il me sera permis d'attirer l'attention du lecteur sur son itinéraire.

Le point de départ des deux frères était le fort La Reine, aujourd'hui le Portage-la-Prairie, sur l'Assiniboine. Ils se rendirent d'abord chez les Mandanes, Indiens de race supérieure que leur père avait été le premier blanc à visiter (1738-39), et dont les villages se trouvaient à 175 milles au sud-ouest du point initial de son voyage. Puis ils cheminèrent vingt jours dans la direction de l'ouest-sud-ouest, traversant un immense désert où ils ne trouvèrent personne, " mais bien des bestes sauvages ". Après avoir campé plusieurs jours, ils aperçurent dans le lointain de la fumée, au sud-sud-ouest. C'était l'indice d'un village de "Beaux-Hommes ", nation indigène qu'on croit généralement avoir été les Indiens Corbeaux. Accompagnés de sauvages, les deux frères prirent immédiatement cette direction, et atteignirent bientôt ce village, où ils restèrent vingt et un jours.

De là, ils se dirigèrent encore vers le sud-sud-ouest pendant six jours, puis dévièrent vers le sud-ouest, et même le vrai sud, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à un village de Gens des Chevaux, dont les habitants venaient d'être presque annihilés par les Gens des Serpents, peuplade qui, dit l'aîné des deux frères, passe pour très brave, et qui, en 1741, avait entièrement défait la population de dix-sept villages, tuant tous les hommes et les femmes âgées qu'ils y trouvèrent, et réduisant en esclavage les jeunes femmes que ces sauvages guerriers avaient " trafiquées à la mer pour des chevaux et quelques marchandises ".

Suivis des habitants d'un village des Gens des Chevaux, les deux de Lavérendrye voyagèrent pendant trois jours dans une direction sud-ouest, ce qui les mena au village du grand chef de l'Arc, dont les gens " chantoient la guerre " qu'ils se proposaient de faire " du côté des grandes montagnes qui sont proches de la mer, pour y chercher les Gens des Serpents ".

Ils continuèrent leur route tantôt sud-sud-ouest, quelquefois nord-ouest, s'adjoignant les habitants des villages qu'ils rencontraient jusqu'à ce que le nombre des futurs combattants dépassât le chiffre de deux mille, lesquels se faisaient accompagner de leurs familles. Le 1er janvier 1743, ils étaient en vue des montagnes Rocheuses, au pied desquelles ils arrivaient douze jours après.

Là, des éclaireurs de leur armée ayant rapporté que les habitants du gros village des Gens des Serpents venaient de s'enfuir en masse, avertis qu'ils étaient apparemment de l'approche des Gens de l'Arc, ceux-ci furent atteints d'une frayeur subite, basée sur la supposition que leurs ennemis séculaires étaient en réalité allés détruire leurs propres villages. Ils se débandèrent donc immédiatement, retournèrent en toute hâte à leurs foyers respectifs, et les deux frères Lavérendrye durent rebrousser chemin.

Au point de vue ethnographique, deux choses manquent pour nous donner une idée bien certaine de l'itinéraire des deux explorateurs et obvier à toute difficulté d'interprétation:

l'identité absolue des tribus qu'ils nomment dans leur journal, et la sédentarité de ces mêmes tribus, dont l'habitat a plus ou moins varié dans les dernières 175 années. J'ai déjà donné un essai d'identification en ce qui concerne leurs " Beaux-Hommes " ; on s'accorde aujourd'hui à regarder les Gens des Chevaux comme les Cheyennes, tandis que les Gens des Serpents ne peuvent guère être autres que les Shoshones, ou les *Snake Indians* des Américains.

Mais, outre ces points ethnologiques dont on pourrait peut-être contester les solutions, il y a dans le journal des explorateurs, les mentions très précises et très fréquentes des points cardinaux vers lesquels ils tendaient. Il suffit de les récapituler pour arriver à un résultat à peu près certain. Le Portage-la-Prairie, où ils commencèrent leur expédition, se trouve approximativement par le 50e degré de latitude nord, et Calgary, dont la région aurait été le terme de leur voyage d'après le juge Prud'homme et, ce semble, Petitot lui-même, est situé un degré plus au nord. Or pour s'y rendre, en adoptant l'interprétation de ces deux auteurs, il leur fallut d'abord aller chez les Mandanes, environ 175 milles au sud-ouest, puis voyager vingt jours à l'ouest-sud-ouest (encore le sud), marcher six ou sept jours dans la direction du sud-sud-ouest (encore plus au sud), après quoi ils se tournèrent du côté du sud-ouest, vers lequel ils tendirent trois jours durant.

Et tout cela pour aboutir un degré plus au nord que leur point de départ ! Pareille supposition ne tient pas debout, et ne peut s'expliquer que par un manque d'étude absolu des documents originaux.

Les deux de Lavérendrye durent rebrousser chemin à un point qui est vraisemblablement dans le coin sud-ouest de ce qui est aujourd'hui connu comme le Montana. Cette assertion, que j'ai publiquement émise il y a plusieurs années, s'accorde assez, je crois, avec l'opinion des auteurs bien renseignés.

Une circonstance qui paraît la confirmer consiste en ce que, au cours de la présente année 1913, on a découvert, tout près

de la capitale du Dakota méridional, une plaque de plomb commémorative du voyage des deux Français, qu'ils enterrèrent en témoignage de leur prise de possession du pays au nom du roi de France(1). Or cette prise de possession fut effectuée alors que les explorateurs étaient en chemin pour retourner au fort la Reine — le Portage-la-Prairie d'aujourd'hui.

Il serait difficile d'exagérer l'importance pour la géographie de cette mémorable expédition. Outre le fait qu'elle mena les deux Lavérendrye jusqu'au pied des montagnes Rocheuses, elle servit à donner de la largeur du continent américain une idée plus adéquate que celle qui avait précédemment eu cours dans les cercles qu'on aurait pu croire bien informés. On se l'imaginait au moins trois ou quatre cents lieues plus étroit qu'il n'est en réalité, et l'on ne peut lire sans sourire les rapports que de Lavérendrye père envoyait à ses supérieurs au commencement de sa carrière d'explorateur, d'après les renseignements qu'il tenait d'Indiens peu soucieux de la vérité, ou que trompaient des congénères aussi ignorants qu'eux-mêmes.

Ainsi, l'ouvrage déjà mentionné d'Henry Ellis, *A Voyage to Hudson's Bay*, contient une " nouvelle carte " publiée en 1748, alors que les Anglais n'avaient apparemment pu encore profiter des découvertes des Lavérendrye, laquelle met le lac Winnipeg pas moins de douze degrés et demi trop à l'ouest, et lui assigne une position médiane entre le lac Huron et les côtes de la Californie ! Cette carte ne semble même pas soupçonner l'existence des vastes prairies de l'Ouest canadien, ou du moins elle ne leur consacre à peu près aucun espace.

D'un autre côté, la mention de la " nation des Beaux-Hommes ", dont elle place l'habitat vers le 49e degré de latitude, bien qu'au nord(!) du grand lac " Ouinipique ", donnerait à penser qu'un faible écho des découvertes françaises était alors parvenu en Angleterre.

---

(1) " Je posai sur une éminence, près du fort, une plaque de plomb aux armes et inscription du Roy et des pierres en pyramide pour Monsieur le Général " (*Apud* Margry, *op. cit.*, p. 609).

J'ai mentionné la Californie. On ne parlait alors que d'établissements espagnols, et l'une des illusions du temps consistait en ce qu'on les croyait considérablement plus au nord qu'ils n'étaient réellement. L'écrivain dont les données chronologico-géographiques ont occasionné la présente étude semble s'être fait ailleurs l'écho inconscient de ces illusions. Dans son livre *En route pour la mer Glaciale*, publié à Paris en 1887, tout en se laissant aller à quelques interprétations assez fantaisistes, il donne du terme du voyage Lavérendrye une idée plus juste. Mais pourquoi faut-il que, même dans cet ouvrage qui trahit une certaine connaissance du journal des deux explorateurs, il se soit laissé aller à une inexactitude comme celle dont il se rend coupable lorsqu'il écrit qu'ils " passèrent près de deux forts espagnols "(1) ? Leur journal assure pourtant qu'ils ne virent " aucune apparence de se faire mener chez les Espagnols " (2), et qu'un sauvage qui avait été baptisé chez ces derniers, et en parlait la langue, leur dit formellement " qu'il faudroit au moins vingt jours pour s'y rendre à cheval ".

Par son assertion, l'abbé Petitot a évidemment fait sienne une exagération intéressée du second chevalier de Lavérendrye, qui prétend, dans un mémoire destiné au " ministre et secrétaire d'État du département de la Marine ", qu'il avait poussé ses découvertes " jusqu'auprès de deux forts espagnols "(3). " Auprès ", c'est une affaire de plus ou de moins : vingt jours de marche représentent une distance relativement petite comparée à une de cent. Dans ce mémoire écrit d'ailleurs au moins cinq ou six ans après coup, dans le but d'obtenir une grande faveur, de Lavérendrye fils se donne, en outre, comme ayant accompli ce voyage " seul avec deux Français ", tandis que dans son journal il admet y avoir été accompagné d'un " de ses frères et de deux François envoyés par son père "(4).

---

(1) *Op. cit.*, p. 179.
(2) *Apud* Margry, *op. cit.*, p. 608.
(3) *Ibid.*, p. 629.
(4) *Ibid.*, p. 598.

Un critique méticuleux pourrait aussi trouver matière à correction dans l'assertion de Petitot que ces deux explorateurs passèrent l'été de 1742 " aux pieds des montagnes Rocheuses ". Nous avons vu, en effet, qu'ils n'y arrivèrent que le 12 janvier de l'année suivante.

Le même auteur déclare ensuite qu'en 1744 le chevalier de Lavérendrye fonda sur la rivière Poskoya " le village et la mission du Pas ". C'est là encore la reproduction d'une erreur à laquelle il avait donné droit de cité dans son livre de voyages susmentionné. Il y dit, en effet, que, sous le régime français, " les pères de la compagnie de Jésus avaient établi une mission au fort du Pas. Après le traité de Paris, en 1763, ils évacuèrent leur établissement et se retirèrent à la suite des Français, en ayant soin d'enfouir sous terre le matériel du culte renfermé dans des coffres "(1).

Cette histoire est apocryphe. Nous n'avons absolument aucune preuve que les premiers Jésuites se soient établis dans l'Ouest ailleurs qu'aux forts Saint-Charles, sur le lac des Bois, et la Reine, sur l'Assiniboine. Nous sommes même en position d'affirmer que, non seulement ils ne se fixèrent point dans d'autres localités, mais qu'ils ne sortirent de ces deux postes que pour retourner dans l'est du Canada, ce qu'ils firent avant la cession de tout le pays à l'Angleterre.

Inutile d'ajouter que l'origine du village du Pas, qui se prétend ville aujourd'hui, date de longtemps après le régime français.

Dans le même paragraphe de sa chronologie historico-géographique, l'abbé Petitot mentionne une autre mission jésuite, qui aurait existé à côté du fort la Corne. La remarque ci-dessus dispose de cette nouvelle assertion.

En regard de la date 1751, notre auteur bombarde baron le M. de Niverville qui fit construire le fort la Jonquière, probablement dans la région où se trouve aujourd'hui Calgary. Or le supérieur immédiat de ce gentilhomme l'appelle formellement "M. le chevalier de Niverville," pages 640, 641 et 650 de son journal, tel que reproduit par Pierre Margry

(1) *En route pour la mer Glaciale*, p. 240.

dans le sixième volume de sa précieuse compilation, et tout le monde lui a depuis donné ce titre.

Quant au nom d'Acton House, que Petitot dit avoir été porté par le fort la Jonquière sous le régime anglais, j'avoue ne pas savoir où il l'a pris. J'ai toujours cru, et crois encore, que cet établissement, abandonné aussitôt qu'élevé, tomba bientôt en ruines, et ne fut reconstitué qu'à une époque très rapproché de nous, alors que son restaurateur inconscient ou plutôt son nouveau fondateur, si l'on peut ainsi parler — puisque celui-ci ignorait très probablement jusqu'à son existence dans un passé lointain — lui donna son propre nom en l'appelant fort Brisebois, vocable changé depuis en Calgary. Le fort la Reine, bien que constamment habité, tombait déjà en ruines en 1748, c'est-à-dire dix ans seulement après son établissement ; à plus forte raison devait-il en être de même, douze ans et plus après leur construction, des bâtisses d'un poste qui ne fut jamais occupé, ni entretenu (1).

A la date 1752, Petitot écrit : " Le chevalier de la Corne prend le gouvernement de toutes les expéditions et de toutes les affaires des contrées récemment découvertes par les Varennes de la Vérandrye, qui sont remerciés et éliminés ". Toute juste qu'elle puisse être en elle-même, cette remarque semble, dans les circonstances, donner à entendre que ce gentilhomme succéda immédiatement aux de Lavérendrye dans l'exploration et le gouvernement de l'Ouest, et que ce fut sous lui qu'ils en furent éloignés. La vérité en est que le père de cette vaillante famille eut pour successeur immédiat, en 1744, le lieutenant Nicolas Fleurimont de Noyelles, qui fut lui-même remplacé dans cette charge, cinq ans plus tard, par Jacques Repentigny Legardeur de Saint-Pierre. C'est ce bouillant soldat, et non le chevalier Louis Saint-Luc de la Corne, qui rejeta formellement les offres de service des

(1) Depuis que ce qui précède a été écrit, j'ai trouvé *Acton House* sur une ancienne carte. Ce nom n'était ni plus ni moins qu'une variante pour *Rocky Mountain House*, ou fort des Montagnes Rocheuses ! Or ce poste se trouvait bien au nord du site du fort la Jonquière, sur un cours d'eau différent.

fils de Lavérendrye — leur père était mort le 5 décembre 1749.

Ensuite, c'est dans l'automne de 1753, et non en 1752, que de la Corne succéda à de Saint-Pierre. Il fut le dernier gouverneur de l'Ouest français, si l'on peut qualifier ainsi celui qui devait diriger les forts établis dans ce pays, et continuer les explorations commencées par les de Lavérendrye.

Petitot mentionne avec raison sous les dates 1769-72 le mémorable voyage de découverte de l'Anglais Samuel Hearne. Commencé par trois fois, ce voyage accusait chez celui qui le mena à bonne fin une persévérance peu commune, et d'autant plus méritoire que cet explorateur était par nature d'une timidité fort gênante avec les Indiens, sur lesquels il n'avait, du reste, absolument aucun empire.

Notre auteur le fait aller à la rivière du Cuivre (la *Coppermine* des Anglais) " après avoir découvert et exploré le nord-est du lac des Montagnes (Athabasca aujourd'hui) et le sud-est du Grand lac des Esclaves ". Disons de suite que Hearne découvrit ce cours d'eau non pas après, mais avant d'avoir vu la grande pièce d'eau qu'il appelle Athapuscow. En second lieu, il est certain qu'il ne vit que l'un de ces deux bassins lacustres. Mais lequel découvrit-il ? Voilà un problème qui paraît on ne peut plus facile à résoudre à quiconque lit son journal ; et pourtant jusqu'à une époque très rapprochée de nous la plupart des géographes s'y sont mépris.

Le lac Athabaska, avec les Grands lacs des Esclaves et des Ours, est une petite mer intérieure, et ces deux derniers constituent les plus grandes pièces d'eau douce du Canada — les lacs Supérieur, Michigan et autres du même groupe appartiennent aussi bien aux États-Unis qu'à ce pays. Le lac Athabaska mesure 230 milles de long sur une largeur de 14 à 30. Bien plus considérable encore est le Grand lac des Esclaves, qui n'a pas moins de 336 milles du nord-est au sud-ouest, et 50 dans sa plus grande largeur du nord au sud. Le Grand lac des Ours, plus compact, plus ramassé, est, pour ainsi dire, composé d'immenses baies qui lui font affecter une forme plus ou moins quadrilatérale. D'après sir John

Richardson, il atteint 150 milles géographiques du nord-est au sud-ouest, et 120 du nord-nord-ouest au sud-sud-est.

Étant donné l'importance de ces trois bassins, quelques mots sur la question de savoir lequel fut découvert par Hearne ne seront pas superflus.

Cet explorateur ne saurait apparemment être plus explicite sur ce point. Il écrit formellement : " Après avoir quitté les lacs susmentionnés, nous nous dirigeâmes plus au sud, et le 24 (décembre 1771) atteignîmes la côte septentrionale du grand lac Athapuscow "(1). Il va sans dire que, sous la plume du voyageur anglais, ce dernier nom est synonyme d'Athabaska, qui s'écrivait encore, il y a à peine quarante ans, Athabascaw ou Athapaskow. A la page 111 de son livre Hearne l'écrit même sans w final.

Voilà qui est bien clair, apparemment.

D'autres circonstances semblent encore corroborer son assertion. D'abord, le temps qu'il prit pour se rendre de la mer Glaciale à ce lac — 160 jours bien comptés — était plus que suffisant pour l'atteindre, malgré les haltes nombreuses qu'il dut faire en chemin. Ensuite, il avait pour guide et confident un Indien mi-déné, mi-cris, qui ne pouvait se tromper sur l'identité de la pièce d'eau découverte ; je veux parler du grand Mattonabi, auquel son journal a assuré une espèce d'immortalité.

En troisième lieu, Hearne parle constamment des Indiens qui fréquentent ce lac comme appartenant à la tribu athabaskaine, qui a son habitat au sud des autres Dénés qu'il appelle *Northern Indians*, ou sauvages du nord, lorsqu'il ne les qualifie point de *Copper Indians*, Indiens du Cuivre, ou Couteaux-Jaunes. Or ceux-ci hantent les steppes qui confinent au Grand lac des Esclaves.

On objectera peut-être que son lac Athapuscow se trouve légèrement trop au nord sur sa carte. Mais pour quiconque est au courant de ses procédés cartographiques, cette objection est dépourvue de toute valeur. D'abord, à la date du

(1) *A Journey to the Northern Ocean*, p. 223.

6 octobre 1771, c'est-à-dire un mois et demi avant d'arriver au bassin en question, il avait brisé son " quadrant ", l'équivalent du sextant moderne, qui eût pu lui donner une latitude exacte. Ensuite, c'est un fait avéré que, même avec l'aide de cet instrument, il mit l'embouchure de la rivière au Cuivre dans la mer Glaciale pas moins de cinq degrés et demi trop au nord. Il ne saurait donc surprendre en majorant d'un degré ou deux la latitude de son lac Athapuscow.

Et pourtant il est aujourd'hui incontestable que Hearne ne vit jamais la pièce d'eau que nous appelons Athabaska, mais que celle qu'il traversa du nord au sud n'était autre que le Grand Lac des Esclaves.

Sa propre carte, toute défectueuse qu'elle est, en est la meilleure preuve. Il suffit d'y jeter les yeux, puis de les reporter aux documents récents qui représentent la partie médiane du Grand lac des Esclaves, pour se convaincre que c'était bien réellement cette mer intérieure qu'il avait sous les yeux lorsqu'il croyait peut-être contempler le lac Athabaska de nos géographes.

Ce qui frappe surtout dans la pièce d'eau qu'il décrit, ce sont les nombreuses îles dont sa nappe est parsemée. Or le lac Athabaska n'est nulle part agrémenté de pareil archipel, tandis que c'est justement le cas pour le Grand lac des Esclaves, à l'endroit même où Hearne traversa sur la glace son lac Athapuscow. " On dit que le point où nous le traversâmes est le plus étroit du lac ", écrit-il dans son journal. " Il est plein d'îles, dont la plupart sont revêtues de hauts peupliers-trembles, de beaux bouleaux et de pins"(1).

Que le lecteur veuille bien maintenant se reporter au milieu du Grand lac des Esclaves, tel que relevé sur une des dernières cartes officielles du gouvernement canadien. Il y verra la partie étroite mentionnée par l'explorateur anglais, non loin de la grande rivière à laquelle il ne donne pas moins de deux milles de large, et il constatera que cette partie du lac est un véritable labyrinthe d'îles et d'îlots.

(1) *Ibid.*, p. 248.

De son point de traverse, Hearne ne put naturellement voir que la grande baie du nord, qu'il prit pour le corps même du lac, et si, du côté de l'est, il fait terminer cette pièce d'eau au détroit que le lecteur remarquera sur la carte, c'est sans doute pour se conformer à la manière de parler de ses compagnons, sauvages dénés, qui considèrent comme distincts, et nomment à part, deux nappes d'eau, séparées par un semblable rétrécissement. Il va sans dire qu'il ne put s'assurer *de visu* du prolongement du lac dans l'est.

Enfin, il n'y a pas jusqu'aux dimensions que notre voyageur assigne à son prétendu lac Athapuscow qui ne correspondent à celles du Grand lac des Esclaves. Se basant sur les dires toujours plus ou moins exagérés des Indiens, il prête 120 lieues, c'est-à-dire de 350 à 360 milles, de long au bassin qu'il venait de découvrir, et nous avons vu que le Grand lac des Esclaves mesure en réalité 336 milles de l'est à l'ouest, tandis que le lac Athabaska n'en a que 230. En outre, ainsi que nous l'avons dit, ce dernier n'est nulle part " plein d'îles ", et le milieu de sa nappe ne connaît point de retrécissement — au contraire.

Reste la question de savoir comment les compagnons de l'Anglais purent se tromper à ce point sur l'identité de la pièce d'eau qu'ils avaient sous les yeux, ou bien quel était le mobile qui put les porter à décevoir aussi grossièrement leur maître. Pour quiconque connaît les sauvages américains, l'hypothèse sur laquelle se base la première question n'est pas admissible. La seconde n'a pas plus de raison d'être. Tout le mystère vient simplement d'une méprise de Hearne, causée par son ignorance des langues indiennes.

Athabaska est un composé cris qui veut dire " place parsemée de joncs, ou de roseaux ". L'explorateur ayant entendu ce mot appliqué localement aux bords du Grand lac des Esclaves, s'imagina que c'était le nom du bassin tout entier et le consigna comme tel dans son journal, de même que d'autres devaient le faire, ou l'avaient déjà fait, pour la pièce d'eau qui est restée pour nous le lac Athabaska. Cette dernière est pour les Cris le lac des Collines, tandis que

les Dénés appellent lac des Mamelles ce que nous connaissons aujourd'hui comme le Grand lac des Esclaves.

Une chose est donc désormais acquise à la science géographique : Hearne découvrit inconsciemment le Grand lac des Esclaves et ne vit jamais le lac Athabaska. Je n'ai point le mérite de cette trouvaille, qui appartient, je crois, à M. Lawrence-J. Burpee, l'auteur du savant ouvrage *The Search for the Western Sea*(1). J'ignore les raisons sur lesquelles il s'appuie, mais je m'imagine qu'elles ne doivent pas différer beaucoup de celles que je viens d'énumérer.

Dans tous les cas, on ne saurait faire un crime à l'abbé Petitot de les avoir ignorées, dans sa retraite lointaine au diocèse de Meaux. La mention d'un lac Athapuscow par Hearne était de nature à décevoir n'importe qui.

Le premier blanc qui vint jamais en contact avec la partie occidentale du Grand lac des Esclaves, et en fit une exploration sommaire, fut un nommé Laurent Leroux, Canadien qui y fut envoyé en 1786 avec un Cuthbert Grant. Là ces deux traiteurs établirent un poste, qui devait porter plus tard le nom de fort Résolution. Le premier, qui avait plutôt le goût des découvertes géographiques que du commerce des fourrures, se rendit même au nord de cette mer intérieure, et atteignit un point qui devait plus tard être le siège d'un établissement connu sous le nom de fort Providence.

Peter Pond, homme violent et dénué de scrupules, était alors le supérieur de Laurent Leroux, et ce fut sur son initiative que celui-ci fit cette expédition. Mais il ne paraît pas que le premier s'y soit lui-même jamais rendu, bien que Petitot nous le montre comme descendant, six ans plus tôt, du lac Athabaska au Grand lac des Esclaves(2).

---

(1) Toronto, 1908.

(2) Dans sa *Géographie de l'Athabaskaw-Mackenzie*, publiée en 1875, Petitot avait mis le même voyage au compte du même individu, qu'il appelle alors Pierre Fonde (p. 21), et s'appuie pour cela sur l'autorité de sir John Franklin, au journal duquel il renvoie, mais sans donner ni le volume ni la page. Or cet ouvrage comprend ou bien quatre petits volumes, ou bien deux grands, selon l'édition, et, malgré une étude approfondie de ses pages, je n'ai pu y découvrir même le simple nom de Peter Pond.

Sous la rubrique assez élastique de 1783-1812, le même auteur dit que " la compagnie du Nord-Ouest établit successivement les forts de troc du lac Qu'Appelle, Pembina, Douglas, Gibraltar, etc." Il y a confusion ici. Cette corporation eut bien un poste connu sous le nom original de Qu'Appelle, dans la vallée de la rivière et des lacs du même nom ; elle construisit aussi en 1807 un fort Gilbraltar au confluent de l'Assiniboine avec la Rouge (aujourd'hui Winnipeg) ; mais le fort Douglas, non loin de là, appartenait à la compagnie rivale de la baie d'Hudson, ainsi que le fort Daer qui fut élevé bientôt après sur la Pembina(1).

En regard des dates 1789-90, notre chronologiste met à bon droit l'expédition qui fit descendre l'Écosais Alexandre Mackenzie jusqu'à l'embouchure, dans l'océan Glacial, du fleuve gigantesque qui a depuis porté son nom. Puis il ajoute : " L'année suivante, il remonte la grande rivière des Castors (*Tsa-dessé*) jusqu'aux montagnes Rocheuses, lui impose le nom de rivière de la Paix, puis descend le fleuve Fraser jusqu'au Pacifique ".

Tout d'abord, ce second voyage eut lieu non pas en 1790-91, mais en 1792-93. C'est alors que cette fameuse " mer de l'Ouest ", après laquelle avaient soupiré les de Lavérendrye, fut découverte par le premier blanc qui s'y soit rendu après avoir traversé les montagnes Rocheuses. Mais le point du Pacifique atteint par Mackenzie fut très loin de l'embouchure du Fraser, qu'aucun explorateur *overland* ne devait contempler encore pendant quinze ans. Mackenzie ne descendit ce fleuve que jusqu'à un point, dans son cours supérieur, situé une quarantaine de milles au sud du village actuel de Quesnel, où devait plus tard se bâtir un poste nommé fort Alexandre en son honneur.

Là, découragé par les rapports des indigènes qui lui représentaient ce torrent comme absolument impraticable à des canots pendant des centaines de milles, il rebroussa

(1) Il serait peut-être plus juste de mettre ces deux dernières fondations au crédit de la colonie de lord Selkirk elle-même ; mais les intérêts de celle-ci se confondaient plus ou moins avec ceux de la corporation commerciale.

chemin, revenant jusqu'à l'embouchure de la rivière Noire (*Black Water R.*), qui fut originairement appelée rivière de l'Ouest parce qu'il en remonta la vallée pour se rendre, par monts et par vaux, juste à l'ouest, c'est-à-dire à la baie Bentinck, où il arriva le 22 juillet 1793.

L'honneur de descendre pour la première fois jusqu'à la mer le fougueux Fraser appartient à un autre " bourgeois " de la même compagnie du Nord-ouest, le catholique Simon Fraser, qui fit cette périlleuse exploration au cours de 1808.

Il peut aussi être permis de faire remarquer que ce ne fut point Alexandre Mackenzie qui baptisa la rivière la Paix. Elle était appelée ainsi longtemps avant lui, et c'est un traité de paix conclu sur ses bords entre les deux nations indiennes qui lui valut cette appellation, que les métis avaient donnée aux blancs comme résultat de leur traduction de son nom aborigène. De fait, Mackenzie décline lui-même indirectement l'honneur de l'avoir baptisée, lorsqu'il dit dans son journal :

" Le 13 (octobre 1892) à midi, nous arrivâmes à la pointe de la Paix, d'où la rivière tire son nom, au dire de mon interprète. C'est l'endroit où les Knisteneaux (1) et les Castors (2) composèrent leurs différends, le nom réel de la rivière et de la pointe étant celui de la contrée en dispute.

" Quand ce pays fut autrefois envahi par les Knisteneaux, ils trouvèrent les Castors en possession de la région aux environs du portage La Roche, et la tribu avoisinante était celle des Indiens qu'ils appelèrent Esclaves. Ils chassèrent chacune de ces deux tribus devant eux. C'est alors que la dernière descendit le fleuve à partir du lac des Collines (3), lequel fleuve fut, pour cette raison, appelé rivière des Esclaves. La première remonta la rivière, et, lorsque les Knisteneaux conclurent la paix avec elle, il fut entendu que cette place devait être la frontière " des deux nations(4).

---

(1) Les Cris.
(2) Tribu dénée.
(3) Le lac Athabaska.
(4) *Voyages from Montreal through the Continent of North America to the Frozen and Pacific Oceans*, vol. I., pp.340-41 de l'édition moderne de Toronto.

En regard de la date 1793, Petitot a ce qui suit : " Enfin les Anglais de la baie d'Hudson atteignent la rivière Rouge par le lac Winnipeg, et construisent un fort au confluent de la rivière Souris ". C'est au fort Brandon, ou Brandon-House, qu'il est ici fait allusion. Ce poste était sur la rive nord de l'Assiniboine, juste en face de l'embouchure de la Souris — en dépit de la tradition locale qui voudrait le mettre dans les collines de Brandon (*Brandon Hills*). Mais son érection date de 1794, et non de 1793.

Plus loin, dans son exposé chronologique, l'abbé Petitot qualifie de franco-écossaise la colonie que lord Selkirk établit en 1812 à la rivière Rouge. Je ne vois pas la raison de la première partie de cette appellation, vu qu'il n'y avait pas un seul Français ou Canadien-français parmi les colons de Selkirk. Si notre auteur avait dit hiberno-écossaise, c'eût été juste ; car même le premier contingent d'émigrés contenait un certain nombre d'Irlandais.

Faisant ensuite allusion aux démêlés que les colons, de concert avec les autorités de la compagnie de la baie d'Hudson, leurs alliés et protecteurs naturels, eurent avec les représentants de la compagnie du Nord-Ouest, Petitot écrit, toujours en regard de la date 1811 — qui devrait se lire ici 1813-15 : " Les Anglais de la compagnie de la baie d'Hudson attaquent et prennent les forts Pembina et Garry appelés (erreur typographique pour " appelé ") alors fort Gibraltar. Les forts Qui appelle et Douglas résistent ".

Nous avons dans ce paragraphe la continuation d'une confusion déjà signalée. Le fort Gibraltar ne peut être donné comme précurseur du fort Garry, puisque celui-ci devait être élevé par cette même corporation dont les membres sont maintenant représentés comme capturant celui-là. La même remarque s'applique au fort Douglas, qui, ainsi que nous l'avons vu, appartenait aux Anglais, et non aux " gens de l'Ouest ", pour parler la langue locale. Le fort Garry succéda au fort Douglas, non pas au fort Gibraltar.

Vient ensuite la mention de la vigoureuse résistance que lord Selkirk opposa aux procédés déloyaux de la dernière

corporation. Il enrôla à Montréal, pour défendre, ou plutôt remettre sur pied, sa colonie, " 140 soldats suisses des régiments de Meuron et Wattenwyl ", nous dit Petitot, qui, par là, fait sienne la version des ennemis du philantropique laird. Le réquisitoire de la compagnie du Nord-Ouest, publié pour se défendre devant l'opinion publique, et peut-être même influencer aussi les tribunaux du Canada, devant lesquels la cause avait été portée, parle, à la page 62, " d'environ 150 soldats étrangers ", qui sont, à la page suivante, réduits à " 140 soldats de Meuron "(1).

Ces chiffres sont encore réduits dans la brochure correspondante de la compagnie de la baie d'Hudson. Il n'y avait, nous assure-t-elle, qu'environ " cent soldats, dont quatre-vingts appartenaient au régiment de Meuron et vingt à celui de Vatteville"—le Wattenwyl de Petitot. C'est cette dernière version qui a prévalu parmi les historiens désintéressés.

La provenance et la qualité de ces mercenaires ont donné lieu à des appréciations contradictoires, selon les préventions propres à chacun des deux partis — anglais, ou celui de la compagnie de la baie d'Hudson, et franco-écossais, ou celui de la compagnie du Nord-Ouest. D'après le factum de la dernière, ce n'était qu'un " ramassis de gens dont la conduite ultérieure justifia amplement les appréhensions qu'on éprouvait à leur sujet. On les avait engagés en Europe et en Asie pour différents services, et leurs régiments étaient en partie composés de déserteurs des armées de Bonaparte en Espagne "(2).

A cela la défense de la corporation anglaise répond en reproduisant des certificats de bonne conduite et de loyaux services par ces soldats, et en faisant remarquer (3) que, pendant le séjour à Gibraltar du régiment de Meuron, " le gouvernement de Sa Majesté britannique avait autorisé tous

(1) *A Narrative of Occurrences in the Indian Countries of North America ;* Londres, 1817.

(2) *Ibid.*, p. 62.

(3) *Statement respecting the Earl of Selkirk's Settlement upon the Red River*, p. 175 ; Londres, 1817.

les Allemands et Piémontais forcés par la conscription d'entrer dans les armées de Bonaparte, qu'ils avaient quittées aussitôt que l'occasion s'en était présentée, de s'enrôler dans le service de Sa Majesté ", ligne de conduite qui était naturellement, aux yeux de tout bon Anglais, un bon point plutôt qu'un objet de flétrissure pour ceux qui l'avaient suivie.

Quoi qu'il en soit, cette citation démontre que l'abbé Petitot est trop exclusif quand il nous représente ces soldats comme uniformément suisses. La Suisse est, je le sais, peuplée de gens de langues française, allemande et italienne ; mais il n'y a point, que je sache, de Piémontais dans ce pays, ou plutôt la population de langue italienne qu'il renferme n'appartient point au Piémont. En outre, des noms comme ceux du lieutenant Fauche, du capitaine d'Orsonnens et même du colonel de Meuron, sont assez français. La majorité de ces soldats étaient pourtant de langue allemande.

Allemand était aussi le fameux navigateur Kotzebue, dont notre auteur voudrait faire un Russe.

Celui-ci se trompe également lorsqu'il attribue à l'intervention de Franklin (sir John) la fusion des deux compagnies rivales de la baie d'Hudson et du Nord-Ouest, sous la raison sociale de la première. Franklin cheminait alors péniblement au travers de la grande steppe boréale. Il avait bien d'autres soucis à envisager et d'autres problèmes à résoudre. C'est à Édouard Ellice, un des principaux actionnaires anglais de la compagnie du Nord-Ouest, que revient l'honneur de cet heureux compromis, qui devait rendre la paix au pays, tout en l'encombrant d'un monopole commercial dont il ne devait secouer le joug qu'en 1849.

En attendant, l'abbé Petitot nous montre les Écossais de la Rivière-Rouge fondant en 1821 les paroisses de " Kildonan, St-John, Saint-Pol et Saint-Andrew ". Avouons que, pour une année, ce n'est pas trop mal, surtout si nous considérons que leur faible colonie datait, en pratique, seulement de trois ans, et que les protestants dans son périmètre ne

comptaient encore guère plus de deux cents âmes, s'ils atteignaient ce chiffre.

En réalité, il n'y a que la seconde de ces paroisses qui fut fondée alors, ou plutôt dans l'automne de 1820, puisque c'est à cette époque qu'arriva le premier ministre protestant de la colonie. Saint-Pol est inconnu au pays, tout aussi bien que Saint-Paul ; mais la région possède une mission indigène sous le vocable de saint Pierre. Quant à la paroisse de Saint-Andrew, elle fut établie longtemps après.

A propos de Saint-Paul, M. Petitot se détourne de son chemin pour nous faire assister à la fondation de la ville américaine de ce nom. Il fait remonter sa naissance jusqu'à l'année 1825, et nous présente " un soldat du régiment de Meuron nommé Sans-Chagrin " comme son fondateur. Sans connaître autrement l'histoire de cet heureux militaire, dont le nom me paraît beaucoup plus canadien, ou même métis, que suisse, je n'éprouve aucune hésitation à déclarer que là encore notre auteur est mal renseigné.

La ville de Saint-Paul sur le Mississipi (que Petitot ne peut écrire comme tout le monde, mais rend par Missi-Sipiy) est beaucoup plus jeune. Encore que son développement ait été d'une rapidité phénoménale, même pour l'Amérique, ce n'était encore, vingt ans après l'époque assignée pour sa fondation (c'est-à-dire en 1845) qu'un groupe informe de trois ou quatre cabanes. Quatre ans plus tard, 1849, elle consistait, d'après un voyageur qui y passa, " dans une demi-douzaine de huttes en troncs d'arbres, d'un hôtel, de deux magasins et d'une église catholique en troncs d'arbres "(1).

Cette place ayant été choisie pour la capitale provisoire du Territoire du Minnésota, son avenir parut dès lors assuré, et ses progrès furent des plus rapides. Pourtant, même en 1853, un auteur qui traite du Minnésota et de ses ressources se croit permis d'écrire, en parlant d'un autre embryon de ville, que celui-ci n'avait point alors atteint "ce degré de

(1) Lawrence Oliphant, *Minnesota and the Far West*, p. 263; Édimbourg, 1855.

prospérité qui est si remarquable dans les *villages* (les italiques sont de moi) de Saint-Paul et de Saint-Antoine "(1).

Nous sommes pourtant déjà bien loin de 1825 !

Le premier blanc qui s'établit là où devait s'élever la première de ces deux localités, fut un Canadien-français assez peu édifiant du nom de Pierre Parent, qui s'y fixa le 1er juin 1838. Néanmoins, le véritable fondateur de la future métropole fut un Vital Guérin, qui, en 1841, promena pour la première fois la charrue dans ce qui devait en devenir les rues. Conjointement avec un autre Canadien du nom de Benjamin Gervais, il donna le terrain où s'éleva la première église. Celle-ci fut dédiée sous le vocable de Saint-Paul, le 1er novembre de la même année, par un prêtre français du nom de Galthier.

C'est donc à cette date (1841) qu'on peut faire remonter l'origine de cette ville, à une place, ou dans une vallée, qui ne comptait auparavant d'autres habitations que les lieux de résidence, aussi primitifs qu'espacés, de Pierre Parent, Abraham Perret, Edward Phelan, William Evans, Benjamin et Pierre Gervais, et d'un étranger du nom de Johnson, avec quelques autres échelonnés sur une assez grande distance et sans aucune apparence de groupement urbain.

Cette petite colonie portait alors le nom assez peu poétique de *Pig's Eye*, ou Œil de Cochon. Mais, emboîtant le pas avec le prêtre catholique, ses habitants de toute race et de toute religion furent bientôt charmés de l'échanger avec celui du patron que celui-ci lui avait donné (2).

La langue maternelle de ce digne missionnaire fut, dès le début, tout à fait en honneur dans cette localité, ainsi que nous le prouve cette remarque de l'écrivain américain qui écrivait en 1853 : " Il n'y a point de poteau indicateur le long de cette route, et l'amateur de pêche ou de chasse qui ne peut parler français avec les habitants français dont les

(1) J.-W. Bond, *Minnesota and its Resources*, p. 160 ; Redfield, 1853.

(2) " Ce n'est que simple justice ", dit J.-W. Bond, " de faire remarquer que c'est au bon goût du clergé catholique que nous devons l'excommunication du sobriquet insultant d'Œil de Cochon " (*Op. cit.*, p. 127).

ST. BASIL'S SEMINARY LIBRARY

chaumières se cachent dans les sinuosités du chemin, peut remercier son étoile s'il ne se perd point de nuit "(1).

Quel changement, hélas ! ne constate-t-on pas aujourd'hui dans cette même région, et comme cette remarque peut donner à réfléchir au véritable patriote ! Le français n'est point, chez nous, une plante d'exportation : elle ne croît bien que sur le sol qui l'a vu naître.

Revenant maintenant aux notes de l'abbé Petitot, nous voyons qu'il fixe à la même date que sa prétendue fondation de Saint-Paul, c'est-à-dire à 1825, l'émigration des "Meurons " et des Suisses de la Rivière-Rouge aux États-Unis. C'est 1826 qu'il aurait fallu dire. Au printemps de cette dernière année, eut lieu dans la colonie de lord Selkirk la plus grande inondation qu'on y eût vu de mémoire d'homme. Découragés à la vue du désastre, un grand nombre de nouveaux arrivés suisses et d'anciens soldats du régiment de Meuron quittèrent alors le pays, pour aller chercher fortune dans la république voisine.

Puis notre auteur nous représente la compagnie de la baie d'Hudson comme rachetant, en 1835, " aux fils de lord Selkirk leurs droits et titres sur la colonie d'Assiniboya, pour la somme de £84.000 (fr. 2,100,000) ". Lord Selkirk n'eut jamais qu'un fils(2), et celui-ci mourut sans issue. Les parties contractantes dans ce marché furent la compagnie de la baie d'Hudson et les héritiers du noble fondateur.

Quant à l'expédition Dease et Simpson, c'est en 1837-38, et non en 1836, qu'elle eut lieu, ou du moins que ses découvertes furent faites.

A la date 1840, Petitot fait fonder le fort Youkon par un M. Bell. Ce poste ne fut établi que sept ans plus tard, et cela par un M. Alexandre-H. Murray, père d'un de mes bons amis de mes jours de missionnaire indien. C'est le fort McPherson, situé dans une région du côté opposé des montagnes Rocheuses, que John Bell établit, et la méprise

(1) *Minnesota and its Resources*, p. 111.

(2) A savoir, James Douglas Hamilton sixième comte de Selkirk, qui, né le 22 avril 1809, mourut le 11 avril 1885. Le titre nobiliaire disparut avec lui.

de notre chronologiste me paraît d'autant plus surprenante qu'il avait personnellement connu ce fort.

Permettons-nous, pour clore cette trop longue nomenclature d'inexactitudes, une légère critique en ce qui est de l'allusion aux explorations du Prof. H.-Y. (Henry-Youle, non pas H.-V.) Hind, dont Petitot fait un *surveyor general*, ou arpenteur en chef. Ses opérations se produisirent surtout en 1858, au lieu de 1857, c'est-à-dire les mêmes années que celles de Simon-J. Dawson, un catholique qui fut son collaborateur. En outre, je ne sais où notre auteur a vu que Hind était arpenteur en chef (apparemment du Haut-Canada). J'ai son rapport officiel, ainsi que le livre en deux volumes qu'il publia à la suite de ses travaux : sur l'un et l'autre il s'intitule simplement " professeur de chimie et de géologie à l'université du collège de la Trinité, Toronto ", ce qui ne ressemble guère à un *surveyor*.

De fait, à la première page de l'Introduction de son livre, il donne ce titre à son collègue S.-J. Dawson, se regardant lui-même comme le géologue de l'expédition.

Enfin, pour établir équitablement les responsabilités et décharger d'autant celui auquel nous venons de nous attaquer dans les pages qui précèdent, disons que Petitot est supposé parler, en regard de la double date 1895-96, des expéditions et découvertes d'un soi-disant Rober Hell (un bien vilain nom en anglais). Je suis moralement certain que c'est là une erreur imputable au compositeur typographique. Ce sont, très probablement, les nom et prénom de feu mon ami le Dr Robert Bell, qui n'a rien gagné au change.

III

OMISSIONS GÉOGRAPHICO-HISTORIQUES

En voilà bien long, et le lecteur qui a eu la patience de me suivre jusqu'ici doit m'avoir trouvé bien méticuleux. Mais l'histoire est l'histoire, c'est-à-dire la relation des faits authentiques placés à leur véritable date et mis au compte des individus qui s'y trouvèrent mêlés. Toute déviation de cette règle ne peut être tolérée.

Mais dans son précis chronologique Petitot n'a pas simplement péché par commission. Les fautes d'omission y sont aussi assez fréquentes, ainsi qu'on pourra le constater par l'exposé ci-après qui complétera le sien et, sans prétendre épuiser la matière, ne laissera probablement guère de lacunes importantes. Aux données du défunt abbé, nous nous permettons d'ajouter les suivantes, sans lesquelles nous ne pouvons considérer complète une liste des découvertes géographiques dans le Nord-Ouest canadien.

1585. John Davis découvre le détroit qui porte son nom.

1612. L'Anglais sir Thomas Button explore la baie d'Hudson, découverte deux ans auparavant, et se trouve le premier blanc à voir le fleuve Nelson, qu'il nomme ainsi en l'honneur d'un de ses officiers.

1616. Robert Bylot et William Baffin se rendent au détroit de Davis, et font plusieurs découvertes dans les régions qui s'étendent entre le 65e et le 75e degrés de lat. nord.

1631. Le capitaine Thomas James découvre la partie de la baie d'Hudson qui porte son nom.

1640. Les pères de Brébœuf et Chaumont viennent pour la première fois en contact avec le lac Érié.

1647. Le P. Jean Dequen, S.J. découvre le lac Saint-Jean.

1660. Les Jésuites dressent une carte du lac Supérieur.

1662. Radisson et Desgroseillers atteignent la baie d'Hudson après un voyage *overland.*

1663. Le P. Lacouture est, croit-on, le premier prêtre à visiter la baie d'Hudson.

1667. Le P. Allouez découvre le lac Népigon.

1669. Louis Joliet et Péré passent l'hiver sur les bords du lac Ontario.

1671. Le P. Charles Albanel fait son premier voyage par terre du Saguenay à la baie d'Hudson.

1719. Les capitaines Barlow et Knight font des reconnaissances en vue de trouver un passage par mer dans l'ouest.

1722. Le capitaine Scroggs cherche aussi un passage dans l'ouest.

1742. Le métis Joseph La France se rend du Sault Sainte-Marie à la factorerie de York, par le lac Supérieur et Winnipeg — le premier à suivre cette voie.

En même temps, le capitaine anglais Middleton s'efforce de trouver un passage par eau de la baie d'Hudson à l'océan Pacifique.

1746. L'expédition Dobbs-Galley a lieu dans les mers du nord.

1754-55. Anthony Hendry se rend, le premier de tous les voyageurs, de la baie d'Hudson au lac Winnipeg, remonte la Saskatchewan et traverse les grandes plaines canadiennes, rencontrant sur son chemin les Français du fort la Corne, et venant en contact avec des Indiens qui chassaient le bison à cheval — probablement des Pieds-Noirs — à 1,200 milles de son point de départ, le fort York. Au cours de son voyage de retour, il est reçu par Saint-Luc de la Corne, surintendant des postes français, qui revient d'une tournée dans l'est.

1772. Mathieu Cocking, sous-facteur à la factorerie de York, refait en partie l'itinéraire de Hendry, et se rend chez les Pieds-Noirs.

1773. Les capitaines Phillips et Ludwidge font des découvertes dans les mers arctiques.

1775. Alexandre Henry, l'aîné, après avoir bravé les plus grands périls à Michillimakinac, où les sauvages n'ont point accepté le transfert du pays à l'Angleterre, et où il a dû pour cette raison se déguiser en Français, pénètre dans l'Ouest canadien, traverse le lac Winnipeg jusqu'à l'embouchure de la Saskatchewan, se rend au fort Cumberland que Samuel Hearne vient de construire, remonte la rivière jusqu'à la Pasquia, où le chef indien le rançonne sans pitié, et finit par s'établir sur un lac Castor.

1776. Le même " traiteur " explore les prairies de l'ouest, se rendant jusqu'au fort des Prairies et de là chez les Assiniboines. Puis il va à l'Ile-à-la-Crosse, où, par extraordinaire, il trouve des Indiens (des Montagnais) qui estiment son rhum trop fort pour eux. Il a laissé un très intéressant journal de ses aventures.

1790-92. Philippe Turner, " arpenteur et astronome de la compagnie de la Baie d'Hudson ", fait entre le fort Cumberland et le Grand lac des Esclaves des explorations qui lui permettent d'en décrire la contrée, au moyen d'une carte originale représentant pour la première fois le lac Athabaska avec ses véritables contours et sa position exacte. Les autres, publiées précédemment, avaient placé cette pièce d'eau plus de 20 degrés trop à l'ouest, donnant ainsi une idée ridicule de la largeur du continent américain.

1797. Charles-Jean-Bte Chaboillez, " bourgeois " de la compagnie du Nord-Ouest, élève un fort à l'embouchure de la rivière Pembina.

1799. Le capitaine Cleveland, du sloop *Dragoon*, découvre l'embouchure de la Stickine, Alaska.

1799-1800. Alexandre Henry, le jeune, neveu de l'Alex. Henry ci-dessus mentionné, se rend de Montréal au lac Winnipeg et au pays des Assiniboines, juste à l'ouest du Portage-la-Prairie. Le 18 août 1800, il trouve, au cours de ses pérégrinations, des traces de l'ancien fort Rouge, à l'embou-

chure des rivières Rouge et Assiniboine. Il remonte la première jusqu'à la rivière au Sel des Canadiens (aujourd'hui la *Park R.* des Américains), où il bâtit un fort pour se protéger des Sioux.

1800. Duncan McGillivray découvre le col Howse, dans les montagnes Rocheuses.

1804-05. François-Antoine Larocque, traiteur de fourrures, se rend de la rivière Rouge chez les Mandanes du sud-ouest, et rencontre en chemin l'expédition Lewis et Clarke, envoyée par le gouvernement américain reconnaître les territoires qui forment aujourd'hui l'extrême nord-ouest des États-Unis, et, au besoin, en prendre possession en son nom.

1805. James McDougall, traiteur de la compagnie du Nord-Ouest, découvre le lac Porteur en Colombie Britannique. C'était au printemps ; l'automne suivant, Simon Fraser, bourgeois de la même corporation, se rendit au pied des Montagnes Rocheuses, où il établit un fort avec 14 hommes. Puis, remontant la rivière la Paix, il traversa cette chaîne de montagnes, et fonda sur le lac McLeod le premier poste permanent qui ait jamais existé dans ce qu'on appelle aujourd'hui la Colombie Britannique.

1806. J.McDougall découvre la superbe pièce d'eau qui doit s'appeler le lac Stuart, et qu'il atteint par terre au fort McLeod.

Cette même année, S. Fraser s'engage dans la rivière la Paix, puis la rivière aux Panais, qu'il remonte jusqu'à sa source. De là, après un court portage, il descend la Maligne jusque dans la " Grande Rivière ", qu'il prend pour la Colombie et qui doit plus tard porter son nom. Il descend ce fleuve jusqu'à l'embouchure de la Nétchakoh, qu'il est le premier blanc à voir et qu'il remonte jusqu'au confluent de la rivière Stuart. Ce dernier cours d'eau le mène au lac du même nom, où il érige un fort qui, dans la suite, s'appellera le fort Saint-James.

1807. Simon Fraser établit le fort Georges, au confluent de la Nétchakoh avec le Fraser.

1807-11. David Thompson, l'*astronome* de la compagnie du Nord-Ouest, remonte la Colombie jusqu'à son point le plus septentrional par la " passe ", ou le col, Athabaska, et la redescend ensuite jusqu'à son embouchure dans l'océan Pacifique. Cet explorateur ne se borne pas à voyager et à découvrir : il consigne sur le papier le fruit de ses observations, reconnaît le pays et en dresse une carte très minutieuse.

1808. Simon Fraser descend jusqu'à son embouchure dans la mer le fleuve impétueux qu'il avait pris pour la Colombie et qui porte maintenant son nom. Les dangers qu'il court dans cette entreprise téméraire sont à donner le frisson.

La même année, Alex. Henry, le jeune, se rend de la rivière Rouge à la Saskatchewan, qu'il remonte, passant par les deux forts Cumberland (compagnies de la baie d'Hudson et du Nord-Ouest) jusqu'à la fourche des deux Saskatchewan. Il s'engage alors dans la branche nord, passe l'embouchure de la rivière Bataille (aujourd'hui Battleford), et hiverne au fort Vermillon, au confluent de la rivière du même nom.

1809. Le même Alex. Henry refait son voyage de l'année précédente, poussant, en septembre, jusqu'au fort des Montagnes, d'où il explore un pays alors inconnu.

1812. Daniel-W. Harmon et James McDougall, du lac Stuart, découvrent le lac Babine, où ils sont reçus par une population de quelque 2,000 âmes. De son côté,

D. Thompson descend la rivière Athabaska jusqu'à l'embouchure de la rivière du Petit lac des Esclaves, qu'il remonte de là au lac du même nom. Puis il continue la descente de l'Athabaska jusqu'à la rivière Castor et un point par lat. 54° 22′ 14″ et long. 110° 17′.

1813. Alex. Henry, le jeune, traverse le continent du fort William à Astoria, ou fort Georges, sur la basse Colombie, où il se noie six mois après (22 mai 1814) en se rendant en canot au vaisseau qui doit l'emmener.

1813-14. Joseph Larocque, frère de François-Antoine, fait plusieurs fois le trajet entre la Colombie et le fort Saint-James

au lac Stuart, la capitale de la Nouvelle-Calédonie, comme on appelait alors la Colombie Britannique, passant par moments à deux doigts de sa perte, par suite du mauvais vouloir des Indiens du sud.

1818. John Ross et William-E. Parry reconnaissent la baie Baffin, et cherchent par mer un passage dans l'ouest.

1819. Le lieutenant Franklin explore les golfes Coronation et Bathurst, dans les mers arctiques.

1819-20. Le lieutenant W.-E. Parry découvre les côtes des détroits de Lancaster, Barrow, Melville et Banks.

1821. Le capitaine Parry relève la côte orientale de la presqu'île Melville et celle du détroit *Fury and Hecla.*

1823. Bernard Dubreuil est le premier blanc à traverser les montagnes qui séparent le lac Babine de la Bulkley, dans laquelle il se noie en voulant la traverser sur un pont suspendu à la sauvage, à un point appelé aujourd'hui Moricetown.

1824. John Finlay, de la compagnie de la baie d'Hudson, explore le cours d'eau qui porte son nom juste à l'ouest des montagnes Rocheuses, à partir du point où il commence à s'appeler la rivière la Paix jusqu'à sa source dans le lac Thûtade. Ce cours d'eau, grand lui-même comme un fleuve de France, est la véritable source du fameux Mackenzie qui, appelé d'abord Finlay, prend ensuite les noms de rivière la Paix, rivière aux Esclaves et enfin Mackenzie. Le géographe européen ne doit point voir dans ces " rivières " des cours d'eau sans importance : on suit simplement en Amérique, et même au Canada français, la coutume des Anglais, dont la langue ne fait point de distinction entre une rivière et un fleuve.

Cette même année, le capitaine Parry explore la côte du fiord Prince-Régent environ jusqu'au 72°.

De plus, le capitaine Lyon reconnaît une partie de l'île Southampton.

1825. Le capitaine Beechey, commandant du *Blossom*, explore la côte septentrionale du continent, à partir du cap de Glace (*Icy Cape*) jusqu'à la pointe Barrows.

1828. Le gouverneur Georges Simpson, de la compagnie de la baie d'Hudson, accomplit son grand voyage de la baie d'Hudson au Pacifique. Parti de la factorerie de York le 12 juillet de cette année, il arrive sept jours après au fort Norway sur le lac Winnipeg. Il remonte alors la Saskatchewan, et, abandonnant la ligne droite pour visiter l'Ile-à-la-Crosse et même le fort Chippewayan, sur le lac Athabaska, il se dirige ensuite vers la rivière la Paix, qu'il remonte pour traverser les montagnes Rocheuses. Le 17 septembre, il arrive au lac Stuart, puis descend son déversoir, la Nétchakoh et le Fraser jusqu'à l'embouchure de la Thompson.

Le 6 octobre, il est au fort Kamloops, sur cette dernière, et, deux jours plus tard, il revoit le Fraser, dont il est le premier blanc à descendre même les passages que Fraser avait dû éviter à cause de l'impétuosité encore plus accentuée de ses eaux, alors bien plus hautes par suite de la différence dans la saison. Le 10 octobre, il arrive au fort Langley, tout près de l'océan Pacifique, après un voyage d'une rapidité exceptionnelle. Il avait fait 3,261 milles en 74 jours — y compris 16 jours consacrés à la visite officielle des différents postes de traite sur son chemin.

Ce voyage est resté si célèbre dans les annales du commerce des fourrures, qu'il est difficile de comprendre comment l'abbé Petitot a pu oublier de le mentionner. Le journal, copieusement annoté et commenté, en a été publié en 1872.

1829. John Ross découvre la presqu'île de Boothie, à l'extrémité N. E. du continent américain. Il en relève les côtes, ainsi que celles du détroit James Ross.

1834. John McLeod, traiteur de la compagnie de la baie d'Hudson, remonte la rivière aux Liards, jusqu'au fort Simpson, dans ce qui est aujourd'hui le Territoire du Youkon. Puis il découvre le lac Dease, à l'ouest des montagnes Rocheuses, traverse la hauteur des terres qui le sépare de la source de la Stickine, et suit cette rivière (qu'il appelle la Pelly) jusqu'à un pont suspendu de facture indienne, qu'il n'a pas le courage de traverser.

1840. Robert Campbell reçoit de sir Georges Simpson la mission d'explorer jusqu'à sa source la branche nord de la rivière aux Liards et de découvrir la source de la Colville. A cet effet, il remonte la première, découvre le lac Frances, et se rend par terre à un cours d'eau qu'il baptise la Pelly en l'honneur du gouverneur de la compagnie de la baie d'Hudson.

Également en 1840, John Bell, traiteur de la compagnie de la baie d'Hudson, établit le fort McPherson, le plus septentrional des postes de la race blanche sur le continent américain. C'est sur la rivière Plumée (*Peel R.*), qu'il explore alors.

1842. Ayant traversé les montagnes Rocheuses de l'est à l'ouest, John Bell découvre le cours d'eau qui porte son nom, ainsi que la rivière Porc-Épic (la *Porcupine* de Anglais).

1843. Robert Campbell descend la Pelly jusqu'au confluent d'un tributaire important qu'il appelle Lewes.

1844. John Bell complète la reconnaissance de la rivière qui porte son nom jusqu'à son embouchure dans le Youkon.

1845. En vue de se procurer des sujets ethnologiques pour son pinceau, l'artiste Paul Kane traverse l'Amérique du Nord du lac Ontario, par les lacs Huron et Supérieur et l'ancienne " route des canots ", jusqu'au lac Winnipeg, la Saskatchewan et le col Athabaska, descendant la Colombie jusqu'au fort Vancouver, près de son embouchure.

Même année, dernière expédition de sir John Franklin, dont on doit perdre toute trace à l'île Beecher (en avril 1846).

1846. A.-C. Anderson trouve, dans les vallées des lacs Seaton et Anderson, une route qui permet de se rendre de Kamloops au bas Fraser sans avoir à affronter les furies de ce torrent.

1846-47. Le Dr John Rae traverse l'isthme de la baie Repulse à la baie du Comité et explore la côte du golfe de Boothie.

1847. Sir John Franklin meurt le 11 juin de cette année dans les régions arctiques.

1847-48. Alexandre-H. Murray, père de mon ami Alex.-C. Murray, longtemps à la tête du fort Saint-James (Col. Brit.) où j'ai passé dix-neuf ans, traverse les montagnes Rocheuses à la latitude où elles séparent le Youkon du Mackenzie, et bâtit le fort Youkon sur le fleuve du même nom, retournant en 1848 au fort la Pierre, sur le versant occidental des Rocheuses. Son journal a été publié par le gouvernement fédéral du Canada il y a seulement quelques années.

1848. Sir James Ross, commandant de l'*Enterprise*, recherche sir John Franklin sur la baie Maxwell, la côte du fiord Prince-Régent et les côtes N. et O. du Somerset septentrional.

1850. Le capitaine E. Ommaney trouve sur la grève du cap Riley des restes de l'expédition Franklin, des habits et des provisions qui ont appartenu à ses compagnons, reliques qui prouvent que l'explorateur disparu a passé là les hivers 1845-46. Ce fut la première trouvaille des traces de cette malheureuse expédition.

En octobre de la même année, le capitaine McClure se rend compte du fait qu'un passage existe réellement entre l'Atlantique et le Pacifique, circonstance dont on n'était pas sûr avant ses explorations.

Toujours la même année, sir John Ross fait de nouvelles investigations dans les régions circompolaires en vue de découvrir les restes de l'expédition Franklin.

1852. Le lieutenant français Joseph-René Bellot découvre le détroit qui porte aujourd'hui son nom, et se noie peu après dans une fissure de la glace arctique.

1854. Le Dr Rae complète la reconnaissance de la côte N. de l'Amérique, à partir de l'endroit où Dease et T. Simpson avaient terminé leurs explorations.

1856. Le même Dr Rae reçoit de l'Amirauté anglaise la somme de 10,000 livres sterling, pour avoir définitivement découvert le sort de sir John Franklin et de ses compagnons, des vaisseaux l'*Erèbe* et la *Terreur*.

1857-58. Simon-J. Dawson fait une reconnaissance officielle de la contrée qui s'étend entre le lac Supérieur et la

rivière Rouge, ainsi que des prairies à l'ouest de ce cours d'eau jusqu'à la Saskatchewan. Le fruit de son travail est un long rapport accompagné de cartes sur une grande échelle.

1859. Le lieutenant de marine Richard Mayne explore les territoires arrosés par la Thompson, le Fraser et la Harrison, en Colombie Britannique, pendant que le lieutenant H.-Spencer Palmer, ingénieur (ou sapeur) royal, reconnaît le haut Fraser.

La même année, le lieutenant W.-R. Hobson et le capitaine McClintock trouvent des restes additionnels de la troisième expédition Franklin dans les environs du cap Herschell.

Cette même année encore, le major William Downie explore l'île de la reine Charlotte en vue d'y trouver de l'or ; après quoi son expédition remonte la Skeena jusqu'à Hazelton, et pénètre jusqu'aux lacs Babine et Stuart, faisant d'intéressantes découvertes en chemin.

1859-60. Le comte de Southesk se rend du fort Garry aux forts Ellice et Qu'Appelle, puis à la Saskatchewan du sud et au fort Edmonton. De là, il pousse jusqu'aux montagnes Rocheuses, et reconnaît le pays du Koutenay. A son retour, il visite les forts Pitt et Carlton, ainsi que le fort Pelley, après avoir passé à la montagne de Tondre — itinéraire compliqué qu'il illustre plus tard d'une carte originale accompagnée d'un journal qui forme un intéressant volume.

1862. Thomas McMicking, de Queenstown en Ontario, accompagné d'un certain nombre d'émigrés, se rend du fort Garry aux mines d'or de la Colombie Britannique en traversant les montagnes Rocheuses par le col de la Cache Tête-Jaune, et en descendant la Fraser sur un radeau jusqu'au fort Georges, pendant qu'une autre partie de sa troupe en fait autant pour la Thompson du nord. Sur l'un et l'autre cours d'eau, pas moins de six personnes se noient.

1862-63. Lord Milton et le Dr W.-B. Cheadle, après avoir descendu la rivière Rouge en venant des États-Unis, parcourent les plaines de l'Ouest canadien sur lesquelles ils passent l'hiver. Puis ils cheminent jusqu'au fort Edmonton, où ils font la rencontre de l'ineffable Monsieur O'B., qui devait par

ses excentricités ajouter à leur futur récit un élément d'intérêt qui en a fait la fortune. De là, ils se rendent au fort Jasper et traversent les montagnes Rocheuses par le col de la Cache Tête-Jaune, faisant le relevé géographique des montagnes dont ils nomment quelques-unes.

Puis, après d'indescriptibles souffrances au travers de la grande forêt, ils tombent sur la Thompson septentrionale, qu'ils descendent jusqu'à Kamloops. De là, ils poussent une pointe aux mines du Caribou et atteignent la mer par les voies ordinaires à cette époque.

1864. M. Walter Moberly explore la contrée qui s'étend de Kamloops à la frontière orientale de la Colombie Britannique, et découvre le col de l'Aigle (*Eagle Pass*), puis tourne son attention sur la vallée du fleuve Colombie.

1872. En vue de préparer les voies à un chemin de fer transcontinental, une expédition est envoyée au Pacifique, laquelle a pour mission d'explorer le pays, prendre les hauteurs et chercher un col favorable au travers des montagnes Rocheuses. L'expédition est sous les ordres de Sandford Fleming, et le prof. John Macoun en est le botaniste. MM. Charles Horetzky et Georges-M. Grant (ce dernier un ministre protestant) en font également partie. Ils traversent les montagnes par le col de la Cache Tête-Jaune, descendent la Thompson septentrionale et arrivent à la mer après des explorations sans nombre et un parcours total de 5,314 milles, à partir d'Halifax. Cette expédition n'a pas donné lieu à moins de trois livres de caractère populaire, écrits par le premier et les deux derniers des susmentionnés.

1876-79. Le Dr Georges-Mercer Dawson, géologue de profession mais au besoin géographe de mérite, reconnaît systématiquement l'Extrême-Ouest canadien, c'est-à-dire la partie centrale de ce qui est aujourd'hui l'Alberta, la région des montagnes (Rocheuses et Selkirk), la Colombie Britannique au nord et au sud, ainsi que les îles de la reine Charlotte, dans le Pacifique. Le résultat de ses investigations est d'abord un rapport officiel extrêmement précieux aux points de vue géographique, géologique et même ethnographique; puis une

carte minutieuse de ses itinéraires en trois grandes feuilles, œuvre probablement sans égale au Canada.

1879. Le Parlement canadien envoie MM. H.-J. Cambie et H.-A.-F. MacLeod avec le Dr G.-M. Dawson et le Rév. Daniel-M. Gordon, continuer dans l'Extrême-Ouest les explorations déjà commencées, en vue de la construction très prochaine de la ligne du Pacifique-Canadien. Abordant à Port-Simpson, sur le Pacifique, les membres de l'expédition traversent l'intérieur septentrional de la Colombie Britannique, puis les montagnes Rocheuses, les uns par la rivière la Paix, les autres par la coulée de la rivière aux Pins.

1884. Le P. Adrien-Gabriel Morice, o. m. i., remonte la vallée de la rivière Noire (*Black Water*), en Colombie Britannique, jusqu'à sa source, et reconnaît la région qui sépare celle-ci de la rivière au Saumon, affluent du Pacifique qu'il dépasse, s'arrêtant au sein des monts de la Côte, ou Cascades.

1887. Le Dr Dawson explore avec le soin qui lui est habituel le district du Youkon et de l'Extrême-Nord de la Colombie Britannique.

1889. M. Warburton Pike fait un voyage aux Grandes Landes (*Barren Grounds*) du Nord-Est canadien.

1892. Le même M. W. Pike explore en amateur la grande forêt de l'Extrême-Nord de la Colombie Britannique, remontant la Stickine, puis traversant le district du Cassiar et visitant les rivières aux Liards, Pelly et Youkon. Résultat pratique : un livre intitulé *Through the Sub-Arctic Forest.*

1892-94. Le prof. Frank Russell explore le Grand-Nord canadien déjà en partie reconnu par Petitot et d'autres, faisant du fort Rae la base de ses courses à la recherche de spécimens ethnographiques, ornithologiques et autres.

1893. Parti d'Edmonton après un voyage *overland*, Henry-Somers Somerset et Arthur-H. Pollen traversent les montagnes Rocheuses par le col de la rivière aux Pins, et se rendent du lac Stuart au fort Georges et à Quesnel, emportant avec eux les matériaux avec lesquels ils doivent écrire un livre intéressant : *The Land of the Muskeg*, illustré de cartes montrant leur itinéraire.

1895. Caspar Whitney explore à son tour les Grandes-Landes, ou Terres-Stériles, en quête de bœufs musqués et d'aventures, qu'il décrit plus tard dans un livre intitulé *On Snowshoes to the Barren Grounds.*

Dans l'été de la même année, le P. Morice se rend en canot du lac Stuart à l'extrémité septentrionale du lac Babine, puis toujours par la voie d'eau, au lac d'Ours, par 56°10′ de latitude. S'enfonçant alors dans la forêt, il parcourt à pied la région qui sépare cette nappe d'eau de la Finlay, qu'il atteint au fort Graham. De retour à son point de départ par la rivière aux Panais et le lac la Truite, il prend le chemin des lacs Fraser et Français. Quittant ce dernier non loin de son extrémité ouest, il se faufile au travers des grandes herbes jusqu'au lac Cambie (*Youtsou*) ; après quoi il découvre les lacs Dawson, Morice, Lejacq et Simonin qui, avec les lacs Cambie et Huard, sont les sources de la Nétchakoh. Il descend alors cette rivière jusqu'à son embouchure dans le Fraser, décrivant sur son calepin et sondant en différents points les pièces d'eau traversées.

1899. Le même missionnaire fait à pied, souvent au sommet d'une chaîne de montagnes, le trajet entre les lacs McDonald (juste au N. du lac Babine) et d'Ours, notant les particularités géographiques de sa route et relevant l'altitude des points atteints. Puis se dirigeant vers le sud, il revient au lac Stuart, d'où il prend le chemin de l'ouest et débouche sur le Pacifique par le lac Émeraude, source de la rivière Bleue, qu'il découvre.

1900. J.-W. Tyrrell reconnaît la route des canots du lac Clinton-Golden à la baie Chesterfield, sur la baie d'Hudson; après quoi il publie *Across the Sub-Arctics of Canada.*

Cette même année, le P. Morice parcourt dans un but géographique la région entre les lacs Babine et Tatla, déjà maintes fois explorée par lui, ainsi que celle entre cette dernière pièce d'eau et les lacs Nation, dont il relève minutieusement les côtes et sonde la profondeur.

1903. Le P. Morice reconnaît le cours et découvre la véritable source de la Bulkley, qu'aucune carte ne portait

encore, constatant une fois de plus la bévue des publications officielles qui donnent ce cours d'eau comme un affluent de la Bulkley, sous le nom de R. Morice.

1907. Le gouvernement de la Colombie Britannique publie à ses frais une grande carte originale de la partie septentrionale de cette province, résultat de 23 ans d'explorations par le P. Morice.

1907-08. Joseph Keele fait une reconnaissance au travers des montagnes du Mackenzie, le long des rivières Pelly, Ross et Gravel, dans le Youkon et les Territoires du Nord-Ouest.

1916. M. Paul-L. Haworth explore la contrée qui s'étend entre les sources de la rivière la Paix et de la rivière aux Liards.

MORICE, A.G.
L'Abbé Emile Petitot.

BQX
4114
.P4